

**The Project Gutenberg eBook of L'Illustration, No. 2499, 17 Janvier 1891, by
Various**

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'Illustration, No. 2499, 17 Janvier 1891

Author: Various

Release date: February 1, 2014 [EBook #44812]

Language: French

Credits: Produced by Régnald Lévesque

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 2499, 17 JANVIER
1891 ***

L'ILLUSTRATION Prix du Numéro: 75 centimes.

SAMEDI 17 JANVIER 1891 49^e Année.--N^o 2499



CÉLINE MONTALAND
Phot. Van Bozch, Boyer succr.

AVIS AUX ACTIONNAIRES de L'ILLUSTRATION

MM. les actionnaires de la Société du journal *l'Illustration* sont prévenus que l'Assemblée générale ordinaire aura lieu au siège social, 13, rue Saint-Georges, à Paris, le samedi 31 janvier 1891, à deux heures.

ORDRE DU JOUR:

Examen, et approbation, s'il y a lieu, du bilan et des comptes de l'exercice 1890.--Répartition des bénéfices.--Fixation du dividende.--Renouvellement du conseil de surveillance.--Fixation du chiffre du traitement du gérant pour l'année 1891.--Fixation du prix auquel le gérant pourra procéder au rachat d'actions de la Société en 1891.--Tirage au sort des obligations à rembourser en 1891.

Pour assister à cette Réunion, Messieurs les Actionnaires propriétaires de titres au porteur doivent en faire le dépôt avant le 25 courant, à la Caisse de la Société. Il leur sera remis en échange un récépissé servant de carte d'entrée.

COURRIER DE PARIS

Le froid qu'il fait, les morts qui se succèdent les unes aux autres, la question du chauffage, le sort des pauvres gens, et, avec cela, les pièces nouvelles ou attendues, voilà, par ce rude hiver, les sujets de conversation des Parisiens qui n'ont pas encore pris le train de Nice.

Car maintenant, lorsqu'arrivent les mois de froidure, pour parler comme nos pères, c'est pour tous ceux qu'une fonction, une occupation, une médiocrité de fortune ou une habitude n'attache pas à une rue de Paris, une fugue véritable vers les bords bénis où la mer bleue gémit, cette mer bleue où l'ex-maire de Toulon jetait le trop-plein de ses aventures.

On part et les hôteliers parisiens, ces thermomètres spéciaux, nous diront que le nombre des voyageurs diminue de plusieurs degrés ici tandis que le chiffre grossit vers Cannes, Bordighera ou Saint-Raphaël. Et comment ne partirait-on pas? Il est convenu que le Midi est le jardin d'hiver de tout bon Parisien *dans le train*. Pour rester dans ce *train*, on prend celui de P.-L.-M. Il paraît qu'on soigne ses bronchites et qu'on réchauffe ses rhumatismes à la brise de la Méditerranée. Ce n'est pas toujours vrai. On s'y dorlote, mais on y grelotte. Qu'importe! On est dans le Midi. C'est le soleil du Midi, c'est la côte du Midi. Il n'y a que la foi qui sauve.

A vrai dire, les cavalcades et les carnivals ont, là-bas, un décor qui les fait valoir, et je ne sais rien de plus triste, à Paris, que les mascarades par ces froides nuits si longues. Quand je pense qu'il se trouve encore des gens pour se planter dans le vent, sur les trottoirs des environs de l'Opéra, et attendre l'entrée des masques! Il fallait les voir, samedi dernier, ces masques au nez rougi et aux mains gourdes, se rendant au bal de l'Opéra, par les rues désertes, balayées de la brise! Les pâles pierrots verdissaient sous leur farine; les clowns, avec leurs paletots jetés sur leur costume à paillettes, soufflaient sur leurs ongles endoloris, et les toreros (car il y a beaucoup de toreros parmi ces travestissements) toussaient mélancoliquement et battaient la semelle sur les trottoirs. O ciel d'Andalousie, nuits étoilées de Séville et de Grenade, où êtes-vous?

Il est banal de venir déclarer que cette gaieté est macabre, mais elle l'est. Ces fillettes qui ont l'onglée, ces bergères Watteau qui évoquent l'idée d'un prompt sirop pectoral, ce défilé de masques bizarres sous la lueur crue de la lumière électrique, c'est le carnaval parisien, c'est une gaieté convenue, je veux bien, mais c'est une gaieté de cimetière, et il faut avoir le goût du plaisir diantrement chevillé au corps pour s'aller enfermer dans une loge ou se faire étouffer dans un couloir afin de contempler de près cette mascarade hétéroclite!

Je disais, l'autre jour, que ces bals dureront toujours, parce qu'il y aura toujours des curieux. Il y aura toujours des grisettes aussi, et, par exemple, Céline Montaland, la bonne, l'excellente femme que la Comédie perdait la semaine dernière, Céline Montaland en était une par les goûts simples, la bonne grâce riieuse, la bonté: je répète le mot que tous ceux qui ont parlé d'elle ont écrit.

Véritablement la mort de cette charmante femme a été un deuil pour tous les amis du théâtre. Elle était depuis si longtemps applaudie, et elle avait passé sur tant de scènes parisiennes! Je lui ai vu jouer, pour ma part, une cantinière dans les *Cosaques*, la reine Bacchanal dans le *Juif-Errant*, Ida de Barenicy dans *Jack*, et une Espagnole au Théâtre-Taitbout, dans une revue de fin d'année, où elle chantait en espagnol une *habanera* qui fit fureur. *Ollé! ollé!* Car elle avait l'air d'une manola andalouse, cette jolie Céline Montaland, et, en jupe courte, à dentelles et à résilles, avec une rose dans ses noirs cheveux, lorsqu'elle jouait le *Pied de Mouton*, on songeait à cette Petra Camara, à qui Théophile Gautier dédiait une des plus jolies pièces des *Emaux et Camées*:

Peigne au chignon, basquine aux hanches,
Une femme accourt en dansant.
Dans les bandes noires et blanches
Apparaissant, disparaissant.

Mais les premiers succès de Céline Montaland étaient bien antérieurs au *Pied de Mouton*. Je me rappelle un soir lointain, un dimanche, où mon père et ma mère voulurent me mener au spectacle pour la première ou seconde fois. Le boulevard du Temple existait encore en ce temps-là. Nous nous présentâmes au guichet du Cirque-Olympique: il n'y avait pas de place; on y jouait l'*Armée de Sambre-et-Meuse*, une de ces pièces militaires et patriotiques si fort à la mode en ce temps-là et qui reviennent à l'ordre du jour maintenant, témoins le *Régiment* et *Nos sous-officiers*.

Nous nous rabattîmes sur la Porte-Saint-Martin. On y donnait les *Routiers*. Salle pleine.

--Allons au Palais-Royal, dit mon père.

Et nous allâmes au Palais-Royal, moi regrettant les canonnades de l'*Armée de Sambre-et-Meuse* et les tirades au salpêtre de Pichegru. Le Palais-Royal représentait alors la *Fille mal gardée* et *Maman Saboulex*, deux pièces où apparaissait la petite Céline Montaland, brune, accorte, gâtée et fêtée par le public. Elle jouait, chantait et dansait. Oui, comme intermède elle dansait une polonaise, et je la vois encore en costume fourré, glissant sur la scène du Palais-Royal comme une mondaine sur la glace du Bois-de-Boulogne. J'entends encore le son métallique de ses talons de cuivre quelle frappait l'un contre l'autre. Jolie, cela va sans dire.

Pendant un entracte du *Prix Montyon*, regardez au foyer, dans les portraits peints par Émile Bayard, celui de Céline Montaland enfant. Elle est là, très vivante et, femme faite, elle avait gardé, épaissi par l'embonpoint, ce gai visage de brune fillette mutine.

Alors qu'elle était la petite Céline du Palais-Royal, tous les ans les collégiens de Paris lui envoyaient, après s'être cotisés, des bonbons pour ses étrennes. Parfois un de ces lycéens apportait, avec les pralines, une pièce de vers qu'il débitait au nom de ses camarades pour remercier *l'enfant prodige* d'avoir joué à Louis-le-Grand ou ailleurs. Les années avaient passé, passé, depuis ce temps, et les collégiens de 1849 ou 1850 étaient devenus de gros bonnets, fonctionnaires, officiers supérieurs, magistrats. D'autres (en plus grand nombre) étaient morts. Mais, au jour de l'an, il était rare que Mme Céline Montaland ne reçût pas quelque sac de marrons ou quelque souvenir d'un des orateurs d'autrefois, de ces collégiens de jadis devenus quinquagénaires.

Parfois même elle trouvait encore des vers--vieillis comme leur auteur--d'un de ces poètes d'autrefois. C'était là sa joie.

--Cela me rajeunit, disait-elle, comme si elle avait abdicqué toute sa coquetterie.

Cette année, elle a dû recevoir les mêmes marques de sympathies des admirateurs de la comédienne à ses débuts, mais elle n'a pu être joyeuse. Ce jour de l'an a été lugubre et Céline Montaland avait joué pour la dernière fois.

Tout naturellement ses obsèques ont été pour la badauderie parisienne une occasion de rassemblement. Il paraît qu'on s'est, autour de Saint-Roch, bousculé pour voir les acteurs, comme autour du bureau de location d'une pièce à succès. N'ayant pas assisté à la scène, je n'en puis rien dire, mais certains journaux ont assuré que la curiosité du public manquait de recueillement.

La foule, après tout, est un dernier hommage pour un acteur ou une actrice qui disparaît. Musset n'a pas eu les funérailles de Rachel, et il en sera toujours ainsi. Paris adore ses acteurs. Il les sait toujours prêts à se mettre en avant pour une bonne œuvre. Voyez Sarah Bernhardt qui, avant de repartir vers les Amériques, voulait jouer *Phèdre* au bénéfice de la veuve de Poupart-Davyl et, dit-elle, à celui de M. Duquesnel.

Mais, en fait de funérailles, s'il était mort il y a vingt-deux ans, le baron Haussmann, avec quelle pompe on eût célébré ses obsèques! C'est un peu de l'histoire de Paris qui s'en va. Le baron Haussmann meurt pauvre, paraît-il, après avoir dépensé des millions. Il a expliqué dans ses *Mémoires* comment un préfet de la Seine de l'empire était, je ne dirai pas gêné, mais tout juste assez libéralement doté avec les sommes cependant prodigieuses que l'État mettait à sa disposition.

Que de frais de représentation! Que de luxe! quelles fêtes!

Le baron Haussmann fut en quelque sorte et pendant des années un vice-empereur aussi puissant que M. Rouher. Il était, à vrai dire, le roi de Paris. Et ce Paris, il le maniait, le perçait, le détruisait, le reconstituait, le *triangulisait* comme on disait alors, avec une activité insatiable. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, dit vulgairement le proverbe. Tous ces embellissements coûtaient cher, et, un beau jour, le pouvoir du baron Haussmann croula sous le faix des sommes dépensées. L'opposition présenta à l'opinion publique la facture de ce Paris *haussmanisé* et un calembour jeté à propos fit la fortune d'un jeune avocat qui devait devenir un véritable homme d'État.

M. Jules Ferry publia une brochure, les *Comptes fantastiques d'Haussmann*, qui le mit au pinacle et fit mettre le baron au rancart.

Adieu les fêtes carillonnées où le comte de Bismarck buvait de la bière en causant chope en main comme un reître d'Albert Durer, son vidrecome entre les doigts!

Adieu les bals de l'Hôtel-de-Ville où la bourgeoisie parisienne se précipitait en faisant assaut de toilettes! Adieu les doux concerts où, *bianca e grassa*, Mlle Marie Rose chantait les *Djinns* du dernier opéra d'Auber!

Adieu aussi les médisances qui faisaient conter tout bas que Mlle Francine Cellier, du Vaudeville, n'était si bien vêtue, dans les pièces de Sardou, que parce qu'elle s'habillait à la *Ville-de-Paris*. Puissance et injures, tout s'abîmait en même temps, et le baron Haussmann tombait quelques mois avant l'empire. Mais, quoique tombé, il demeurait une figure. On lui gardait une reconnaissance d'avoir, tout en abattant bien des souvenirs historiques regrettés, assaini Paris, oui, de l'avoir assaini de telle sorte que le typhus en a été comme chassé et que le choléra n'y trouve plus un terrain de bataille. On ne débaptisa pas le boulevard Haussmann. Il sembla que la truelle du grand maçon Haussmann dût être sacrée si l'homme politique ne l'était pas. Lui, après être resté quelque temps dans l'ombre, chercha à ressaisir une place dans nos assemblées. Il fit une campagne électorale en Corse et il conta gaiement, au retour, qu'il avait, dans le maquis, traité la question politique avec le fameux bandit Bella-Coccia.

C'était en octobre 1877. M. Haussmann campait dans une plaine, sous la tente, mangeant du mouton embroché comme dans une *diffa* arabe. Puis il partait en voiture avec M. de Montero, je crois, lorsqu'une vieille femme au profil romain lui remettait un placet. C'était la femme d'un vieux bandit arrêté, Stampo, et demandant grâce pour lui. Quant à Bella-Coccia, il disait au baron Haussmann:

--Je garde le maquis pour avoir fait le coup de feu avec les gendarmes, du haut de mon moulin, mais mon beau-frère est brigadier dans la garde républicaine: il votera pour vous!

Et, M. Haussmann promettant de demander l'amnistie, le bandit lui tendait une gourde neuve, le faisait boire, buvait après lui, et, résolument:

--Maintenant, ce que vous me direz, je le ferai! A la vie, à la mort, *signor baron!*

Prendre pour agent électoral le bandit *Bella-Coccia*, l'aventure ne manquait pas de fantaisie!

Ce qui en manqua, c'est l'ouvrage qu'il publiait, il y a si peu de temps. Les *Mémoires du baron Haussmann* sont d'un administrateur éminent; mais on voudrait, dans ses souvenirs, plus de curiosité et plus de vie.

Je n'ai rien dit du sculpteur Delaplanche, qui fut un artiste inspiré, je n'ai rien dit de M. Foucher de Careil... La mort va trop vite et le *Courrier de Paris* n'est pas un article nécrologique. Oh! le rude hiver! La Seine est prise! Les Parisiens s'amuse à la traverser. Mais ceux qui souffrent?... Les plaisirs de l'hiver sont chèrement payés de la vie des malheureux.

RASTIGNAC.

L'HIVER DE 1890-91

L'hiver que nous traversons sera inscrit parmi les hivers mémorables, tant par sa précocité que par sa rigueur. Il a commencé le 26 novembre. Jusqu'au 25, la température était restée assez chaude, et même supérieure à la moyenne; mais le 26 le thermomètre descendit tout d'un coup à un minimum de $-2^{\circ},3$, sans s'élever au-dessus de $-0^{\circ},8$, et donna comme température moyenne de cette journée $-1^{\circ},6$. Le lendemain, il descendit à un minimum de $-7^{\circ}, 1$, et le surlendemain, 28, à $-15^{\circ},0$, minimum qu'il n'a pas dépassé depuis. C'était le commencement d'un froid persistant et rigoureux.

Cependant il y eut dégel le 2 décembre jusqu'au 9, puis regel du 10 au 18, puis dégel du 19 au 21, puis regel du 22 au 31, puis dégel le 31 au soir jusqu'au 4 janvier, et regel dans la nuit du 4 au 5 jusqu'au 12 au soir. Du 26 novembre au 3 décembre, la moyenne de la journée a été inférieure à zéro, et il en a été de même du 8 au 18 décembre, du 23 au 31, et du 6 au 12 janvier. Ces allures du thermomètre montrent qu'en réalité le froid n'a pas été aussi consécutif qu'on le croit, puisque le thermomètre n'est resté perpétuellement au-dessous de zéro que pendant 9 jours de suite, du 10 au 18 décembre, ainsi que du 23 au 31. Quant à la glace, depuis le 26 novembre jusqu'au jour où nous écrivons ces lignes (13 janvier), il y a eu 45 jours de gelée, et seulement 3 jours de dégel (19, 20 et 21 décembre).

Ce sont là les observations de Paris (Observatoire du parc de Saint-Maur). La température moyenne du mois de décembre a été de -3°, 4. On ne trouve, depuis 1757, que trois mois de décembre aussi froids: ce sont ceux de 1829, 1840 et 1879.

La Seine a commencé à charrier le 29 novembre, puis, de nouveau--après le dégel du 4 au 8 décembre--le 11, puis, de nouveau encore, après le dégel du 19 au 22, le 25; enfin, une quatrième fois, après le dégel du 31 décembre, le 7 janvier. Elle aurait dû être prise le 30 décembre et même le 16. En effet, sa congélation le 11 janvier à minuit a eu pour causes thermométriques une somme de -15°, 7 de froid dans les minima diurnes additionnés du 16 au 11, une somme de -15°, 7 dans les maxima, et une de 35°, 9 dans les moyennes diurnes. Or ce même état thermométrique avait déjà été atteint le 16 décembre et le 30. Mais la nature n'est plus souveraine dans la capitale du monde. Par le jeu des barrages, nos ingénieurs savent activer le courant, élever ou abaisser les eaux, disloquer les glaces et leur interdire toute stagnation. C'est ce qui est arrivé en décembre. Les effets de nos hivers ne sont plus comparables à ceux des hivers anciens, pas plus que ceux des inondations, qui jadis enlevaient les ponts de Paris et semaient la ruine et le deuil sur leur passage. Les météorologistes devront donc surtout comparer entre elles les indications plus mécaniques que pittoresques de la colonne thermométrique.

*

**

Après un mois de décembre très froid, comme nous venons de le voir, le dégel est arrivé le 31 décembre à 11 heures du matin, mais a été de courte durée. La Seine charriait encore considérablement le 31; le 1er janvier, les glaçons étaient presque entièrement fondus. Il y eut un léger retour du froid le 2 (min. 6°, 3°, max. X 2°, 2°) et le 3 (min. -5°, 5°, max. X 2° 8°); le 4, température douce (min. 0°, 4, max. X 4°, 4); le 5 pendant la nuit retour définitif du froid.

La Seine, dont la température était voisine de 0° depuis plus d'un mois, a recommencé à charrier le 7; le 10 les glaçons, presque soudés entre eux, marchaient avec une extrême lenteur, le 11 le fleuve était pris, dans toute la traversée de Paris, sur les deux tiers de sa largeur, il ne restait de courant visible et de glaçons en mouvement qu'au milieu de la Seine; dans la nuit du 11 au 12, elle a été entièrement figée.

La vitesse du courant, les obstacles, les ponts, sont autant d'éléments en jeu dans la congélation d'un fleuve. Ainsi, la série du froid n'a pas été plus intense ni plus longue du 6 au 11 janvier que du 23 au 30 décembre et surtout que du 9 au 18 décembre, et pourtant, dans les deux premiers cas, la Seine n'a pas été prise, à cause du courant et de la levée des barrages. Ici, 6 jours de très forte gelée ont suffi. Toutefois si le dégel n'était pas arrivé les 31 décembre, l'aspect du fleuve charriant avec une extrême lenteur annonçait la congélation complète pour le lendemain.

L'arrêt du fleuve n'a pas manqué d'un certain pittoresque. Le 11, vers 10 h. 1/2 du soir, la soudure des glaçons a commencé au pont de Sèvres, dont les arches, relativement étroites, n'ont pu laisser passer les banquises, et ont ainsi arrêté le mouvement de descente. Il a suffi d'une heure pour que l'arrêt se répercutant en amont fût complet depuis le pont d'Auteuil jusqu'au pont National.

Le 12 au matin le fleuve était donc immobilisé, et toute la journée, les curieux ont afflué sur les rives pour contempler ce spectacle que les Parisiens n'avaient pas vu depuis onze ans; l'agrégation des glaces présentait au milieu du courant, notamment en amont du pont d'Austerlitz et du pont Sully, quelques solutions de continuité; il y avait sur ces points des sortes de lacs dont les eaux claires ne portaient aucun glaçon.

Le petit bras de la Seine sur la rive droite, depuis le pont de Sully jusqu'au pont Louis-Philippe, et dans lequel sont garés un nombre considérable de bateaux, était libre de glaces, grâce aux barrages supplémentaires reçus par l'estacade de l'Île Saint-Louis.

Il en était de même dans le petit bras de la rive gauche, depuis le pont de l'Archevêché jusqu'à l'écluse de la Monnaie. Là, un puissant remorqueur, ayant monté et redescendu le courant depuis les premières heures de la matinée, avait suffisamment divisé les glaces ensuite entraînées au-delà du bassin de la Monnaie par un jeu d'écluse.--On n'a encore pu traverser nulle part le fleuve à pied sec.

Pendant notre siècle, la Seine a été entièrement gelée à Paris aux dates suivantes: janvier 1803,--décembre 1812,--janvier 1820,--janvier 1823,--

décembre-janvier 1829-1830,--janvier 1838,--décembre 1840,--janvier 1854,--janvier 1865,--décembre 1867,--décembre 1871,--décembre 1879 et janvier 1891. Ces diverses congélations du fleuve parisien ont été fort inégales comme intensité et durée; quelquefois cette durée n'a été que de un ou deux jours tandis que dans le fameux hiver de 1829-1830, elle a été de trente jours. Pour que la Seine gèle à Paris il faut que le courant soit assez lent, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas eu de pluie depuis longtemps, que la température de l'eau se soit graduellement abaissée à zéro, que des glaçons se soient formés sur les bords du fleuve ou dans le fond et, détachés par le courant, soient charriés à la surface et se soudent entre eux. Les obstacles, notamment les ponts, aident à cette congélation totale, qui n'arrive qu'après six jours au moins d'un froid persistant de 4° à 8° comme moyenne des maxima et minima.

Les débâcles sont parfois terribles. Cette année, pour en atténuer les effets, on a commencé par relever, en aval de Paris, le barrage de Suresnes, afin d'amener une hausse sensible des eaux en amont et d'exercer par suite une tension sur les glaces adhérant aux rives. Cette première opération doit être à bref délai suivie de l'opération inverse, c'est-à-dire d'un nouvel abaissement du barrage, afin d'accélérer la marche du courant des eaux ainsi élevées; de la sorte, s'il ne se produit pas une notable recrudescence du froid, une débâcle partielle pourra être créée et pour ainsi dire conduite à volonté.

Un nouveau dégel est arrivé le 12, au soir, accompagné d'une brume qui est tombée sur Paris à partir de 11 heures. Ce dégel a été annoncé quelques heures seulement auparavant par le changement du vent du nord à l'ouest. Durera-t-il? Le froid recommencera-t-il? C'est ce que nul ne peut dire.

La météorologie est très loin des certitudes de sa sœur aînée l'astronomie. Nous pouvons prédire dix ans, cent ans, mille ans d'avance, le retour d'une comète, d'une planète, d'une éclipse, d'un phénomène astronomique quelconque, et nous ne pouvons pas deviner quel temps il fera demain! C'est quelque peu humiliant.

Il est tout naturel de chercher. Chacun le peut. Obtiendrons-nous des résultats satisfaisants? C'est moins sûr.

On aimerait voir les saisons régies par un cycle, comme les phénomènes astronomiques. L'hiver de 1879-80 ayant été très rude, on pense tout de suite à un cycle de 11 ans. Celui de 1870-71 ayant été assez rude, le cycle semble en partie indiquer une période de 9 à 11 ans. Le plus grand hiver du siècle, avec celui de 1879-80, a été celui de 1829-30. Une périodicité de 10 ans ou de multiples de 10 ans paraît se confirmer davantage. Mais il ne faut pas trop se fier aux apparences. J'ai sous les yeux le tableau de toutes les observations thermométriques faites depuis la fondation de l'Observatoire de Paris, depuis plus de deux siècles. Les plus grands hivers ont été ceux de:

1708--9	1829--30
1715--16	1837--38
1728--29	1840--41
1775--76	1844--45
1788--89	1853--54
1794--95	1860--61
1798--99	1870--71
1802--3	1879--80
1812--13	1890--91
1822--23	

En s'amusant à grouper ces chiffres de certaines façons, on croit sentir vaguement s'en dégager quelques probabilités de périodes décennales. Mais, en fait, la probabilité est à peine supérieure à celle d'un nombre quelconque à la roulette. On a quelque présomption apparente d'imaginer que l'hiver de 1899-1900 sera froid, mais je ne conseillerais à personne de jouer là-dessus un pari sérieux.

D'autant plus que, jusqu'à présent du moins, l'astronomie n'offre aucune base pour soutenir cette périodicité. La période des taches solaires est bien de dix à onze ans, et on l'a invoquée. Mais on n'a pris soin de la comparer avec une attention suffisante. Le froid actuel suit le minimum des taches solaires de près de deux ans. Celui de 1879-80 l'a suivi d'un an. Celui de 1870-71 est arrivé pendant le maximum. Celui de 1829-30 est arrivé un an après le maximum. Il n'y a donc pas de relation entre les fluctuations de l'énergie solaire et la température de nos hivers. C'est assez étonnant, mais c'est ainsi.

Il ne faut pas que ces difficultés nous empêchent d'étudier. La nature ne livre ses secrets qu'à la persévérance.

L'hiver actuel peut se résumer ainsi:

Une quarantaine de personnes sont déjà mortes de froid en France depuis le commencement de l'hiver.

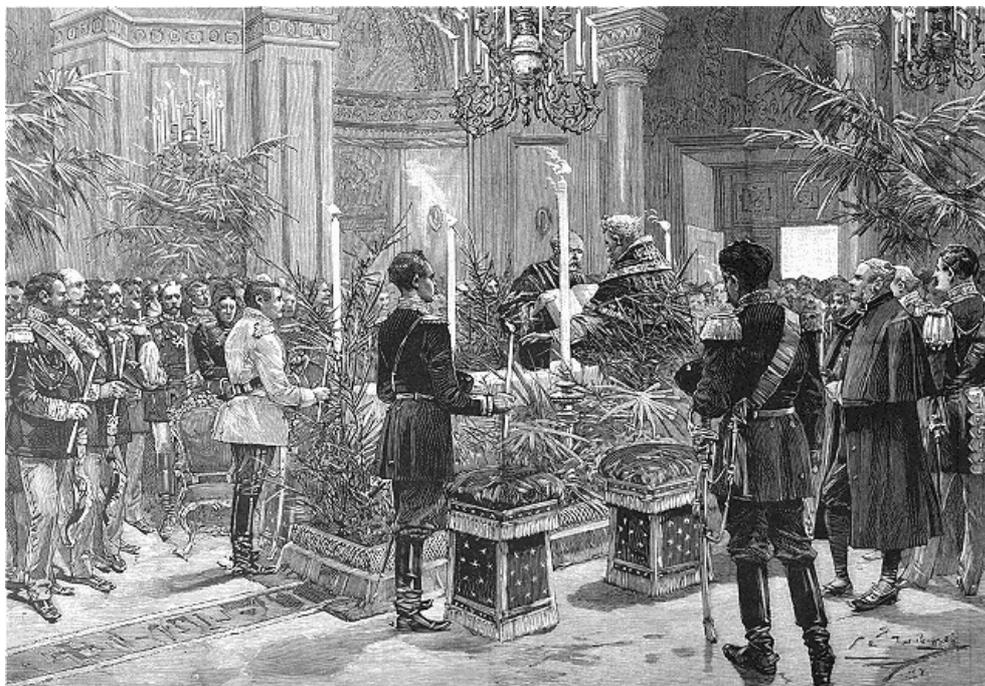
Les plus basses températures observées ont été:

Moscou	31°	le 7 janvier.
Haparanda	29°	le 6 janvier.
Varsovie	24°	le 29 décembre.
Gérardmer	22°	le 10 janvier.
Épinal	20°	" "
Montargis	17°	le 9 janvier.
Loudun	16°	le 10 "
Paris	15°	le 28 novembre.
"	13°	le 15 décembre.
"	11°	les 8 et 9 janvier.

Fleuves et rivières gelés le 12 janvier: Seine, Yonne, Aube, Marne, Rance, Saône, Rhône, Charente, Loire, Dordogne, Garonne, Sorgues, Durance, Gardon. Mer prise à Blankenberghe et Ostende.

L'Espagne, comme tous les pays de l'Est, a partagé le sort de la France.

CAMILLE FLAMMARION.



LES OBSÈQUES DU DUC DE LEUCHTENBERG.--La cérémonie religieuse dans l'église russe de la rue Daru.

LE BARON HAUSSMANN

Le baron Haussmann est mort subitement ces jours derniers. C'était un grand vieillard plein de verveur et d'énergie encore, bien qu'il fût plus qu'octogénaire. Il avait gardé toute sa lucidité d'esprit et s'occupait en ces temps derniers de la publication du troisième volume de ses Mémoires. Il avait entrepris, en effet, d'expliquer la genèse de l'œuvre grandiose à laquelle son nom reste attaché: averti par les controverses qui l'avaient assailli à l'heure même où il transformait et embellissait Paris, le baron Haussmann avait compris que, pour mériter d'être défendu par son œuvre devant la postérité, il fallait d'abord défendre cette œuvre devant les contemporains.

C'est donc un peu par M. le baron Haussmann lui-même que nous apprenons qu'il était petit-fils d'un conventionnel, porté par erreur comme ayant voté la mort du roi, et qu'avant d'entrer dans l'administration il avait songé à une carrière artistique et fréquenté le Conservatoire. Mais la destinée du baron Haussmann lui fit délaisser en temps utile les classes musicales pour l'uniforme de sous-préfet. C'est, sous le règne de Louis-Philippe qu'il débuta; il vit s'écrouler la monarchie de Juillet et surgir la République de 1818 sans trop s'émouvoir: son cœur n'appartenait ni au gouvernement déchu ni au régime nouveau. Il les voyait se succéder d'un œil prudent et indifférent, d'une âme un peu méprisante à l'égard de ces gouvernants qui essayaient de réaliser la

liberté sous des formes diverses. Lui, le baron Haussmann, était acquis d'avance à l'homme qui voudrait restaurer l'autorité et utiliser en pleine lumière ses talents d'administrateur, qui moisissaient en d'obscures préfectures de province: le prince Louis-Napoléon lui apparut, dès son élévation à la présidence de la République, comme le dictateur attendu. Son nom était un gage certain, à divers titres, pour le baron Haussmann, dont le père et le grand-père avaient servi les Bonaparte. Il suivit donc l'étoile naissante, il la salua dans l'Yonne avant, beaucoup d'esprits perspicaces, et se trouva un beau jour préfet de la Seine, à la tête d'une administration qui était un ministère et qu'aucun contrôle indiscret ne venait troubler dans ses hautes combinaisons.

Une promenade à travers le Paris moderne en dit plus aux gens de notre génération que bien des volumes, sur l'œuvre accomplie par le baron Haussmann. Ces larges avenues, ces voies amplement aérées, où joue librement la lumière, ou circule sans encombre le torrent d'élégance et d'activité qui constitue la vie parisienne, c'est le baron Haussmann qui les a créées. Certes, Paris a dû payer, et payer un peu cher, sa toilette nouvelle; on ne l'a pas consulté sur l'à-propos des bouleversements qu'on lui imposait; mais faut-il y regarder tant de fois et de si près quand on est, comme aujourd'hui, en présence du fait accompli, et d'un fait d'une si haute portée historique et sociale? Nous ne le pensons pas. La rue de Rivoli prolongée, le boulevard Sébastopol créé, comme aussi la rue Turbigo, les boulevards Haussmann et Malesherbes, la construction des Halles Centrales, des parcs des Buttes-Chaumont de Montsouris, de Monceau, la métamorphose des bois de Boulogne et de Vincennes, voilà assurément des titres à la reconnaissance généreuse de tous ceux qui aiment Paris. Il ne faut pas marchander cette reconnaissance à la mémoire du baron Haussmann. L'Empire avait comblé d'honneurs le haut fonctionnaire en lui conférant la dignité sénatoriale et la grande-croix de la Légion d'honneur; les Parisiens lui ont voué un souvenir de gratitude: ceci dure plus et vaut mieux que cela.



LE BARON HAUSSMANN
D'après une photographie de M. Pirou.



M. FOUCHER DE CAREIL
DELAPLANCHE
D'après une photographie de M. Truchelut.



M. EUGÈNE
D'après une
photographie de M. Pirou.

UN LABADENS

Je ne sais si vous éprouvez quelque plaisir à prendre part à ces agapes périodiques que les associations amicales d'anciens Labadens ont mises depuis plusieurs années déjà à la mode. Pour ma part, je les exécère, attendu que rien, mieux quelles, ne me fait plus durement sentir l'outrage des années qui s'accumulent, la fâcheuse décrépitude qui menace, et ne me montre la profondeur des rides que la patine du temps creuse au front de mes contemporains, sans pour cela épargner le mien.

On s'était connu jeune, ardent, rose, joufflu, ruisselant de cheveux et d'illusions: on se retrouve alourdi, glabre, chauve, bedonnant et sceptique. On s'abreuve de mauvais champagne et de vieux souvenirs; mais ceux-ci, on les regrette, et celui-là fait mal à l'estomac. On se bat les flancs pour trouver drôles un tas de vieux anas que leur parfum classique impose, et on est forcé de feindre l'enthousiasme pour les mérites transcendants d'un jeune élève, lauréat de l'association, dont le folio, exhibé par M. le proviseur ému jusqu'aux larmes, est blanc de retenues et de vers à copier! C'est odieux!

Ajoutez à cela que si, rebelle parfois aux tendres soins que l'Université, *alma parens*, prodigue à ses nourrissons, vous avez dû, pendant les dix années de vos études, traîner vos fonds de culottes un peu partout; si votre caractère, trop peu apprécié par les uns, vous a forcé à aller demander à d'autres le complément d'une instruction interrompue par la catastrophe d'une exclusion fatale, vous risquez d'être impuissant à suffire à l'afflux de banquets qui vous attend, et de condamner votre estomac à un régime qu'il n'a plus la force de subir. On ne peut pas faire de jaloux, n'est-ce pas? et alors, gare à la gastrite!!!

*
**

Hélas! bien que je me sois souvent fait ces réflexions si sages et que j'aie longtemps lutté courageusement contre les invites que m'envoyaient chaque année, avec une persistance aussi touchante qu'intéressée, les «chers camarades» des divers lycées où j'ai passé, j'ai dû céder à la fin... Et moi aussi, maintenant, je fais partie d'une association de Labadens! Et moi aussi, je mange une fois par an le saumon sauce verte, qu'accompagne le filet madère, et qu'arrose le champagne officinal. Moi aussi j'entends des discours, j'en fais même! Et je distribue des médailles en vermeil à de jeunes potaches qui partagent leur temps entre les chagrins d'Ulysse et les matchs du lendit! Voilà ce qu'on gagne de plus clair à la notoriété.

J'étais donc, certain samedi de la présente année, entré vers sept heures du soir chez le grand Véfour, où se passent d'ordinaire ces assemblées spéciales, et je déposais mon pardessus au vestiaire, quand je m'entendis interpeller par une voix inconnue, tandis que je recevais sur le ventre une tape qui voulait être amicale, mais que je jugeai parfaitement incongrue.

--Eh bien! donc, on ne reconnaît pas les vieux copains? Allons! dis vite bonjour! espèce d'homme de lettres.

Je regardai un peu ahuri. J'avais devant moi un gros homme, tout court, tout rond, dont le crâne en poire émergeait de quelques cheveux grisonnants, prolongés de chaque côté des joues par deux favoris filasse. Cette silhouette rappelait bien plutôt une praline dans de l'étaupe que la physionomie de quelqu'un que j'aie jamais connu.

--Désolé, mon cher, balbutiai-je... je ne vois pas très bien... et puis on change, tu sais... tout le monde change...

--Eh! parbleu, si on change!! Mais quand on a été voisin d'étude, que diable! on se reconnaît. Je t'ai bien reconnu tout de suite, moi. Poteau, je suis Poteau... Tu ne te rappelles pas?...

--Ah! parfaitement! Poteau... ah! très bien! Et... qu'est-ce que tu fais?

--Je ne fais rien! Je vis de mes rentes... J'ai été avoué en province, j'ai fait mes affaires, vendu ma charge, et maintenant je me repose... Dis donc, je m'assois à côté de toi: nous causerons du vieux temps, hein? quand nous faisions enrager les pions... Et puis, tu sais, puisque je te retrouve, toi qui es dans les journaux, tu me donneras des billets de théâtre... Allons, viens!...

*

J'allai, et nous nous assîmes. Poteau se mit en devoir de faire repasser une à une devant moi toutes nos aventures de collège, qu'il me racontait, la bouche pleine, avec des gestes exubérants, et un gros rire épais. Il y avait celle de notre vagemestre, un brave Alsacien, ancien tambour de la garde royale, qui venait crier les lettres dans la cour et aboyait: «Monsir Botot!» Or, comme nous avions un autre camarade réellement nommé Botot, nous nous faisons un malin plaisir de prendre la lettre, de la donner à celui des deux à qui elle n'était pas destinée, et d'envoyer celui-ci protester auprès du vagemestre.

--Ce n'est pas pour moi cette lettre, vieux prétorien!

Ce mot de prétorien, que le pauvre homme ne comprenait évidemment pas, avait la propriété de l'exaspérer.

--Ch'ai bas tit Botot, ch'ai tit Podot, criait-il la face injectée et la moustache raidie. Fous êtes tous des *calobins!*

Il y avait aussi l'histoire du roman, que le camarade Poteau se remémorait avec délices.

--Tu te rappelles bien le jour où j'ai été si bien refait sur les quais?

--Non, pas du tout.

--Mais si, nous étions en promenade, à la queue leu-leu, et nous longions les boutiques de bouquinistes. Moi, tu sais, j'ai toujours aimé la littérature, et j'étais constamment puni parce qu'on me confisquait des livres défendus. Voilà que, tout à coup, je vois s'étaler dans un éventaire un livre superbe, sur le dos duquel je lis le mot «roman». Au-dessus, était une étiquette portant en gros caractères la mention «50 centimes». Vite, je tire dix sous de ma poche, je les lance dans l'éventaire, et je saisis le bouquin que je cache sous mon caban. Nous rentrions au lycée: je jette sur mon acquisition un regard curieux et rapide, et qu'est-ce que je lis... «*Roman history...*» une histoire romaine... et en anglais encore, moi qui ne savais pas un traître mot de cette langue, et qui suivais le cours d'allemand!

Cette fois, je ne pus m'empêcher de rire en voyant l'air déconfit que prenait encore la figure de mon gros voisin, au souvenir si lointain pourtant de sa mésaventure.

--Et... tu as conservé ton goût pour les lettres? lui dis-je.

--Naturellement. Seulement, tu comprends, quand on est avoué, on n'a pas beaucoup le temps... mais le théâtre, par exemple, je l'adore, et je compte bien...

Le président réclamait le silence. L'heure solennelle des toasts arrivait: je les écoutai tous sans faiblir; puis je lus le rapport dont j'avais été chargé sur les prix d'application et de bonne conduite, et je m'enfuis à l'anglaise, prétextant une affaire pressante au journal. Poteau m'avait accompagné jusqu'à la porte et en m'aidant à mettre mon pardessus:

--Tu sais, je compte sur toi... et quand on te jouera une pièce, ne m'oublie pas pour la première, au moins.

Je ne pensais plus depuis longtemps déjà ni à Poteau, ni au vagemestre, ni à l'histoire romaine, ni aux Labadens que je retrouverai seulement l'année prochaine, quand l'autre jour le hasard m'a remis, pour une heure, en présence de mon ex-voisin d'étude et de banquet.

C'était à Versailles, sur la glace. J'étais allé patiner là-bas, dans le cadre féérique des hautes futaies blanches de givre, au pied du château désert, abri mystérieux de tant de grandeurs déchues et de tant de grâces oubliées, sur ce canal immense dont il semble qu'on ne doive jamais atteindre le bout. Dans le parc, on chassait, et les coups de feu de chaque *trac* nous arrivaient, répercutés par l'écho, avec le crépitement pareil à une mousqueterie de bataille. Et, tout en me laissant emporter à travers l'espace, je m'isolais dans le passé qui revit ici dans chaque bosquet, dans chaque statue, dans chaque arbre. Il me semblait que la brume tombant sur les pelouses allait se déchirer, que j'allais voir tout-à-coup, des fourrés, surgir des seigneurs poudrés faisant escorte à un homme de haute mine, qu'ils salueraient du nom de maître et de roi, tandis que des valets à grande perruque viendraient, un genou en terre,

déposer devant lui faisans et chevreuils encore sanglants. Puis, de l'autre côté, je voyais un cortège de femmes exquises, dont les pelisses de renard bleu flottaient sur leurs larges paniers, descendre lentement le grand escalier de la terrasse, s'asseoir dans des traîneaux de laque et d'or, et venir jusqu'à moi, glisser en des courbes gracieuses, tandis que des Sylvains moqueurs les regardaient. Mes yeux, métamorphosés par la magique influence du cadre, ne voyaient plus les grotesques chapeaux ronds, les jaquettes quadrillées, les êtres barbus et mal vêtus qui s'agitaient autour de moi. Ils n'avaient plus devant eux qu'un tableau de Watteau ou de Laneret, enveloppé dans la buée d'or d'un horizon immense, où le soleil se couchait dans un crépuscule flamboyant.

*
**

Je fus tiré de ma rêverie par une voix étranglée qui disait mon nom, et par une main qui me saisit le bras brusquement, au risque de me faire tomber sur la glace.

--Ah! c'est toi! me dit l'affreux Poteau. Ah! je bénis le ciel, par exemple! Ah! tu vas m'aider!

J'allais certainement envoyer l'intrus à tous les diables, et l'accueillir comme on fait d'ordinaire à un chien qui apparaît au milieu d'un jeu de quilles... mais je me trouvais en face d'une figure tellement déconfitée, tellement ravagée, tellement risible, que je me contins.

--A quoi faire? répondis-je quand j'eus repris mon équilibre.

--A trouver ma femme et à tuer son séducteur.

--Diable! Tu n'y vas pas de main morte.

--Non certes! je veux le tuer, tu entends, le tuer! C'est affreux, vois-tu, épouvantable!... Ah! il me le faut!... Le lâche! le misérable!... la coquine!... la coquine!...

--Voyons! du calme... Tiens! regarde, tout le monde rit en passant...

--Qu'est-ce que ça me fait!... je le tuerai! te dis-je, ou il me tuera...

--Eh bien! c'est dit. Mais qui est-ce?

--Eh! je n'en sais rien, parbleu! C'est un officier, voilà tout. J'ai reçu une lettre anonyme: «Si vous voulez trouver Mme Poteau, allez à Versailles, sur le canal. Vous la verrez patinant avec un officier de la garnison.» Voilà!

--Eh bien! repris-je, quel mal y a-t-il à cela?

--Comment? quel mal? Ah! par exemple! tu me la bailles belle, toi! Mais, parbleu! si elle patine avec ce môssieu, elle... bon! tiens, tu me feras dire quelque bêtise... Allons! viens! cherchons-la.

*
**

Nous partîmes, moi très ennuyé, Poteau trébuchant à chaque pas, allant dévisager sous le nez d'un air effaré tous les couples, grognant, ronchonnant, maugréant, maudissant l'armée française, le ministre qui ne fait pas travailler les officiers, les femmes qui aiment l'uniforme, les villes de garnison qui ne sont pas à cent lieues de Paris.

Je suivais, moitié colère, quand je voyais les gens rire de mon compagnon, moitié riant moi-même quand je le regardais. Enfin la nuit vint, tombant presque tout d'un coup, comme il arrive en ces courtes journées d'hiver. Force était de quitter les lieux et d'abandonner nos recherches... Je conduisis Poteau à la gare, malgré ses protestations et son acharnement à vouloir rester quand même... jusqu'à ce qu'il ait trouvé. Enfin je réussis à le fourrer de gré ou de force dans un compartiment, où je pris place à côté de lui.

Quand le train fut en marche:

--Voyons! lui dis-je, montre-moi un peu cette lettre.

Il la tira de sa poche et me la tendit, de l'air aimable avec lequel on jette un os à un chien.

--Mais, imbécile, m'écriai-je, cette lettre n'est pas pour toi!

--Comment, pas pour moi!

Eh non, tu vois bien que ce n'est pas ton nom qui est sur l'adresse. La rue est bien la tienne, mais la poste s'est trompée... Tu peux dormir tranquille, Mme Poteau n'est pas coupable, et tu n'as besoin de tuer personne!...

Mon labadens voulait me sauter au cou. Je dus modérer ses transports.

--C'est encore comme mon aventure du quai, fit-il avec un rire bruyant. Seulement, cette fois, j'ai failli prendre le roman pour de l'histoire! Tiens! fais une pièce avec cela, et tu m'enverras des billets pour la première...

DJALLIL.

LES EMPRUNTS FRANÇAIS AU XIX^e SIÈCLE

Le samedi 10 janvier 1891, à six heures du soir, les souscripteurs à l'Emprunt autorisé par la loi de finances avaient apporté dans les caisses de l'État une somme de 2 milliards 340 millions de francs.

Cette somme colossale, dont le poids en pièces de vingt francs est de 755,000 kilogrammes et de 11,700,000 kilogrammes en argent monnayé, ne représentait que le premier versement de 15 francs par unité de trois francs de rentes. En apportant les 2,340 millions dont il vient d'être question, les souscripteurs s'engageaient à verser, aux époques fixées par le ministre des finances, une somme complémentaire de plus de 12 milliards. En résumé, on leur demandait 869 millions, et 141 millions comme premier versement. Ils apportaient 14 milliards et demi, dont 2,340 millions comme versement initial.

Tous les journaux, sans distinction de nuance politique, ont salué comme il convenait ce grandiose résultat. Les feuilles étrangères ont également manifesté leur admiration. Celles des pays amis n'ont pas marchandé l'expression de leurs sentiments. Celles qui émanent de contrées qui, pour des raisons diverses, nous sont hostiles ou simplement indifférentes, ont reconnu de bonne grâce qu'il était impossible de ne s'incliner point devant cette magnifique manifestation en l'honneur du crédit de la France.

De fait, il n'est pas de pays en Europe qui puisse, en quelques heures, trouver dans son épargne d'aussi incroyables ressources, car, il importe de le dire en passant, les sommes recueillies ont été fournies uniquement par les souscriptions faites soit en France, soit dans les colonies françaises. Il y a eu des souscriptions étrangères, et de fort importantes, mais elles ne figurent pas dans les totaux enregistrés ci-dessus.

Quelque disposé que l'on soit à examiner les choses froidement, et à faire abstraction de tout sentiment de chauvinisme, on ne saurait trop répéter que la France seule peut disposer d'un si éblouissant monceau de millions. Quant la Russie, l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, contractant un emprunt, ils sont forcés d'ouvrir la souscription sur la plupart des grands marchés européens à la fois. Plus que tout autre, le marché français est mis à contribution; et il est de notoriété universelle qu'une importante opération financière ne saurait aboutir sans notre concours, qu'il s'agisse d'un emprunt proprement dit ou d'une conversion. La Russie en sait quelque chose, qui, depuis cinq ou six ans, a pu grâce à nous convertir une bonne demi-douzaine de ses emprunts, et se soustraire ainsi aux conditions onéreuses qui lui étaient faites par ses premiers prêteurs. L'Italie le sait bien aussi, puisque, le marché français lui étant peu sympathique pour des motifs que tout le monde connaît, il lui a été impossible de trouver à placer son papier. L'Angleterre, la riche et puissante Angleterre, dont les opulentes colonies comptent 300 millions d'habitants et dont le crédit est le seul qui puisse être comparé au nôtre, a vu, tout dernièrement, son premier établissement de crédit emprunter 75 millions en or à la Banque de France.

Quant à la France, c'est en France même qu'elle trouve l'argent dont elle a besoin, et même plus qu'elle ne demande, beaucoup plus: car l'emprunt de la semaine dernière a été couvert dix sept fois, et, en 1886, pour une demande d'un demi-milliard, on a apporté plus de dix milliards!

L'entrain avec lequel l'épargne française souscrit les emprunts en rentes n'est pas dû à des avantages extraordinaires offerts par le Trésor à ses prêteurs. Le crédit national est si grand, que nous pouvons trouver de l'argent à de bien médiocres conditions. Il n'y a guère que l'Angleterre qui donne moins de revenu que nous. Aux cours actuels, les Consolidés anglais fournissent un revenu de 3.10% l'an, l'Autriche, avec sa Dette 4% en or, donne 4.16%; la Privilégiée d'Égypte rapporte 4.36%; l'Extérieure d'Espagne produit 5.10%;

L'Hellénique 1881 offre 6.25%; le 4% Hongrois constitue un placement à 4.30%; l'Italien, dont les coupons sont frappés d'un lourd impôt de 13%, voit son revenu ressortir à 4.55%; le Portugais, fort agité depuis les discussions entre l'Angleterre et le Portugal, paie, aux cours actuels, 7.75% à ses porteurs. Le taux moyen des derniers emprunts russes est de 4.10% environ.

Le 3% français, au cours de 95.50, rapporte 3.14% l'an. Le dernier 3% a été émis à 92.55; c'est du 3.24%. Mais les prix se sont élevés depuis l'émission, et l'heure est proche où les cours des deux 3% s'unifieront, pour marcher de concert vers le pair.

La différence est donc insignifiante entre le revenu de la rente anglaise (3.10%) et celui de la rente française (3.14 à 3.24%). Le crédit de l'Angleterre et de la France est donc sensiblement le même; et ce n'est pas une mince satisfaction pour ce pays-ci que d'être parvenu, après ses guerres, ses désastres, l'amoindrissement du territoire, malgré le plus lourd budget et en dépit de la plus forte dette publique qui soient au monde,--que d'être parvenu, disons-nous, à lutter avec notre voisine sur ce terrain où jusqu'alors, elle régnait en souveraine.

Si l'on entre dans le détail des choses, si l'on examine de près les circonstances accessoires, il n'est pas démontré, même, que l'outillage de la France, au point de vue financier, ne soit pas supérieur à l'outillage de l'Angleterre. Si cette dernière empruntait demain un milliard au taux de 3.15%, trouverait-elle quinze milliards? C'est douteux. Mais, il faut le dire bien vite, notre supériorité à cet égard provient surtout d'une répartition plus normale, plus démocratique si l'on peut dire, de nos ressources pécuniaires. En France, avec quinze francs d'argent comptant et une épargne quotidienne de 17 centimes par jour (le total des versements à effectuer par 3 francs de rente d'ici au 1er juillet 1892 sur la nouvelle rente représentant cette petite somme), n'importe qui peut être créancier de l'État; c'est dire que le papier revêtu de la griffe du Trésor est à la portée du plus humble. En Angleterre, l'unité de rente est de trois livres sterling, plus de 75 francs, ce qui représente un capital d'environ 2.500 francs aux cours actuels. En d'autres termes, la France, en cas d'emprunt, s'adresse à la population tout entière, du haut en bas de l'échelle sociale; chez nos voisins, on s'adresse seulement, par la force même des choses, à une classe relativement privilégiée, au *select few*.

*

**

Ce n'est qu'à l'aide de longs et persistants efforts que nous sommes parvenus à asseoir notre crédit au rang qui, maintenant, lui est définitivement assigné. En 1817, il nous fallait payer 9.52% par an: la maison Baring (qui depuis...) ne voulut en effet prendre notre 5% qu'à 52 fr. 50. En 1825, sous M. de Villèle, il y avait déjà un progrès considérable, puisque ce ministre parvenait à emprunter 400 millions en 5% à 89.55, soit à 5.58%. Quelques années plus tard, nouvelle amélioration; le gouvernement émettait un emprunt 4% à 102 fr., soit à 3.98%. Mais, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, le crédit national retomba. En 1831, on demanda 120 millions en 5% à 98 fr. 50, soit à 5.07%; on obtint à peine 20 millions. En 1841, en 1844, en 1847, ce n'est qu'en s'assurant le concours de puissants syndicats de banquiers, français et étrangers, qu'on parvient à placer la rente française dans le public, à qui cette rente rapportait de 4 1/2 à 5%.

Elle produisit plus encore pendant la République de 1848, qui fit deux emprunts en 5%, émis, le premier à 71 fr. 60, le second à 75 fr. 25; leur intérêt se dégageait à 6.98% et à 6.64%.

Sous l'empire, on commença de s'adresser directement au public; jusqu'alors, on l'a vu plus haut, on était placé sous l'onéreuse tutelle des syndicats de banquiers. Le nouveau système réussit à merveille. En 1854, le gouvernement emprunta 250 millions, en 5% à 92.50 ou en 3% à 59 fr. 20 nets, au choix du souscripteur. L'intérêt était ainsi de 5.40% environ; le public apporta 467 millions en 5%. En 1855, pour un emprunt de 750 millions émis aux mêmes conditions que le précédent, la souscription publique produisit 2.175 millions, dont 450 millions fournis par l'étranger. En 1859, un emprunt de 520 millions fut offert; le public apporta quatre milliards. En 1868, quinze milliards se disputèrent les 450 millions en rente 3% émis par le gouvernement. Il est vrai que ce 3%, vendu 70 francs, était en réalité du 4.30%. En 1870, au moment de la guerre, l'emprunt de 805 millions, en 3% à 60 fr. 60, fut largement souscrit. Le revenu en était de 4.95%.

Après la guerre, comme on le comprend aisément, les emprunts, dits de libération du territoire, se ressentirent de la situation du pays, et rapportèrent environ 6% aux souscripteurs. Mais les sacrifices matériels que dut faire la

France furent superbement compensés par les encouragements moraux qu'elle reçut. Qui ne se souvient de l'emprunt 5% de trois milliards, émis en 1872, et qui fut l'occasion d'un mouvement de capitaux tel, qu'il ne se renouvellera probablement jamais. On mit quarante-trois milliards à la disposition de la France. L'emprunt fut couvert une fois et demie en Angleterre, plus d'une fois en Allemagne, cinq fois par la France, cinq fois par le reste du monde!

C'est à propos de cet emprunt que, pour la dernière fois, en France, on eut recours aux services des syndicats de banquiers. M. Thiers savait bien, d'avance, que l'emprunt serait souscrit largement; mais il importait de relever les courages abattus, de faire renaître la confiance de tous, de rendre, d'un seul coup, tout son lustre au crédit national. Un succès? Ce n'était pas assez: il fallait un triomphe, et M. Thiers mit tout en œuvre pour obtenir ce résultat. Il offrit aux grands banquiers des irréductibilités, sachant bien que ces banquiers, ainsi amenés à travailler pour eux-mêmes, travailleraient en même temps dans l'intérêt du pays. Le président de la République comptait que cette combinaison contribuerait puissamment au succès; mais jamais, dans ses prévisions les plus optimistes, il n'espéra la prestigieuse apothéose dont plus haut il est parlé!

Trois derniers emprunts à noter. En 1881, le 3% amortissable apparut. Il fut, pour une somme de 1 milliard, émis à 82 fr. 25, produisant ainsi 3.60%, et l'émission fut couverte 14 fois. En 1884, une seconde émission de 350 millions d'amortissable à 76.60 fut souscrite une fois et demie, au taux de 76.60; l'intérêt est de 3.91%. Enfin, 1886, l'État demanda 5,000 millions en 3% à 70.80, c'était du 3.76%. L'emprunt fut couvert près de 21 fois.

*
**

On a vu, au commencement de cet article, les résultats du dernier emprunt. Ils sont supérieurs à tous les autres, même à ceux de 1886. Car, nous venons de le dire, l'intérêt alors offert aux souscripteurs était de 3.76%. Cette différence de 0.52% est énorme, puisqu'elle représente près de 14% de diminution sur l'intérêt offert il y a quatre ans seulement.

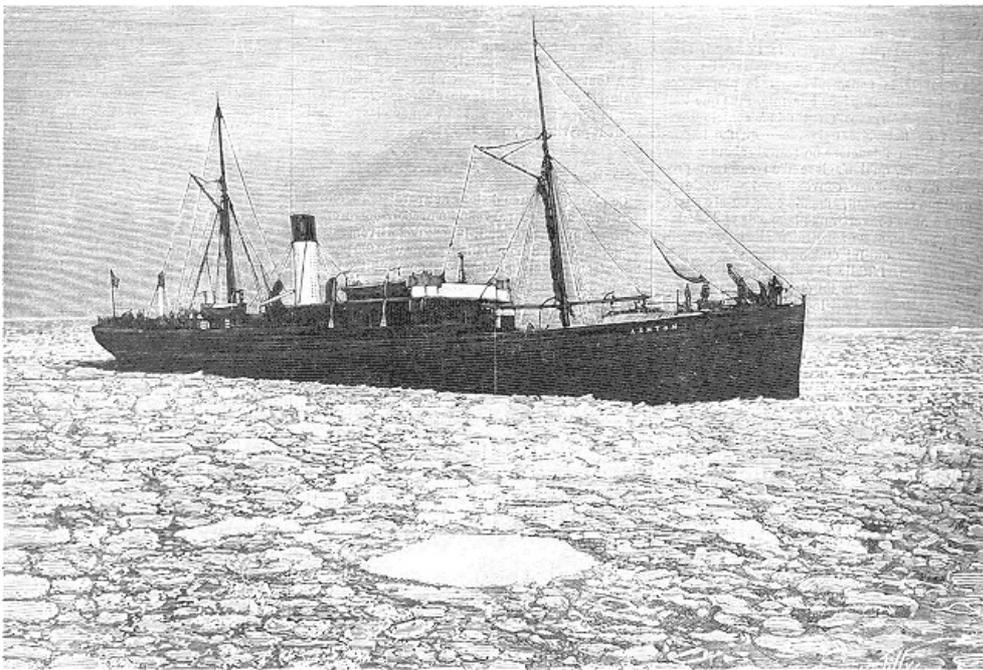
Mais cette réduction dans le taux de l'intérêt n'est pas pour arrêter le souscripteur français, qui se trouve regagner amplement, par l'augmentation du capital, ce qu'il peut perdre du côté du revenu. L'Amortissable de 1881 gagne actuellement 15 francs; c'est 18 1/2% d'augmentation pour le capital primitivement engagé. L'Amortissable de 1884 gagne 20 francs; c'est plus de 26% d'augmentation. Le 3% perpétuel de 1886 gagne 15 fr. 50 sur son cours d'émission; c'est un accroissement de plus de 19% du capital.

Il est permis de croire que le mouvement d'ascension du crédit de la France n'est pas près de s'arrêter. Ce pays est riche; il a toujours eu la tradition du travail et de l'épargne: il continuera. A cet égard, le passé et le présent sont caution de l'avenir.

CH. FRIEDLANDER.



**L'HIVER DE 1890-91. Les glaces dans la mer du Nord:
L'entrée du port d'Ostende.--Phot. Le Bon.**



L'HIVER DE 1890-91.--Le vapeur «Ashton» au milieu des glaces, à Ostende.--Phot. Le Bon.



L'EMPRUNT NATIONAL DE 869 MILLIONS. Souscripteurs à quinze cents francs de rente et au-dessus.



Le palais de la Diète suédoise, à Stockholm.

LES PARLEMENTS ÉTRANGERS

SUÈDE

Le parlement suédois a existé de tout temps. Celui que les Suédois ont surnommé le Roi-Soleil, Gustave III, l'avait, pendant quelques années, réduit et même supprimé, mais ce monarque peu libéral fut tué, comme l'on sait, à l'Opéra de Stockholm d'un coup de pistolet en 1792.

Pendant des siècles le parlement suédois se composait de quatre chambres: la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans. C'est la noblesse qui presque toujours dominait, et on lui permettait de dominer parce qu'elle était la gloire du pays, alors que la Suède était un État puissant et que ses rois triomphaient sur les champs de bataille de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Russie et de la Pologne.

Quand le fils de Gustave III, Gustave-Adolphe, fut violemment détrôné en 1809, ce qui le fit devenir même à peu près fou, la constitution suédoise fut un peu modernisée et la puissance dangereuse du roi considérablement réduite, mais on gardait toutefois les quatre Chambres où les sièges de la noblesse étaient héréditaires, comme en Angleterre.

Mais bientôt les idées nouvelles se répandaient en Suède, le pays se développait intellectuellement, et dans ce siècle de libéralisme, d'inventions et de progrès, ce système des quatre Chambres devint intolérable au point de vue politique et pratique. Après de laborieuses discussions et une opposition catégorique de la part de la noblesse, on obtint enfin en 1866 une réforme de la représentation nationale. C'est là d'ailleurs le seul grand événement qui ait traversé la vie politique de la Suède dans les temps modernes, et la seule fois que les noms de ses hommes d'État devinrent vraiment connus hors du pays. Le père de la réforme, c'est du reste ainsi qu'on l'a surnommé, fut M. le baron Louis de Geev. Il appartient à une vieille famille d'origine belge; il est né en 1818, et, après une brillante carrière judiciaire et de nombreuses excursions dans la littérature sous forme de romans historiques, il fut nommé en 1875 président du conseil et garda ce poste jusqu'en 1880. *La gauche et la droite* n'existant pas dans la politique suédoise, on ne peut guère dénommer son cabinet: tout ce que l'on peut en dire, c'est que c'était un cabinet conservateur, mais de nuance assez pâle. Quoi qu'il en soit, c'est à M. de Geev que l'on doit en grande partie la constitution actuelle dont nous allons exposer le système.

La forme du gouvernement est une monarchie héréditaire avec une Diète composée de deux Chambres: la «première», élue par les conseils provinciaux et par les conseils municipaux des grandes villes; la «deuxième», élue, au suffrage à deux degrés, par des électeurs censitaires. Le roi a un droit de veto absolu.

Les membres de la «première», sont élus pour neuf ans; ils sont actuellement au nombre de 145 et ne touchent aucune indemnité. Cette Chambre, très aristocratique, renferme beaucoup de comtes et de grands financiers.

Les membres de la «deuxième» sont élus pour trois ans; ils sont actuellement au nombre de 222, et touchent par jour 15 francs d'indemnité. Cette Chambre renferme beaucoup de paysans, élus dans les campagnes, et beaucoup de commerçants, d'avocats et d'hommes de lettres, élus dans les villes.

La diète (*Riksdag*) se réunit tous les ans, en session ordinaire, le 15 janvier; elle peut être convoquée en session extraordinaire par le roi, ou en cas de décès, de maladie ou d'absence du roi, par le conseil d'État.

Le roi a aussi le droit de dissolution, soit des deux Chambres simultanément, soit séparément de l'une d'elles, pendant les sessions ordinaires; il dissout les sessions extraordinaires lorsqu'il le juge convenable.

L'ouverture de la Diète a lieu, après un service religieux, par un discours du roi ou d'un ministre, en séance solennelle des Chambres réunies, et la clôture des sessions est aussi prononcée par le roi, après un service religieux, en séance solennelle. Le président (*talman*) et le vice-président (*vice talman*) sont nommés par le roi, et choisis, pour chaque Chambre, parmi les membres qui la composent.

La Diète partage le droit d'initiative et le pouvoir législatif avec le roi: le consentement du Synode est nécessaire pour les lois ecclésiastiques, mais les deux Chambres ont seules le droit d'établir le budget. Lorsqu'un dissentiment se produit à l'occasion du budget, on additionne les voix de tous les membres des deux Chambres, et un bulletin mis à part, lors du vote dans la «deuxième» Chambre, détermine la majorité en cas de partage. On évite ainsi les situations tendues et les crises; mais naturellement la deuxième Chambre, qui a l'avantage du nombre sur la première, reste souvent victorieuse et impose les

décisions dictées par son esprit économique, ce qui fait qu'elle détourne d'elle la bourgeoisie et l'aristocratie, qui ne savent pas toujours combien le paysan suédois a de peine à gagner son pain.

Nous avons dit plus haut que les membres de la première Chambre étaient élus par les conseils provinciaux et les conseillers municipaux des villes ayant au moins 25,000 âmes. Chaque fois qu'il y a une vacance, ou que le roi ordonne de nouvelles élections, les conseils provinciaux ou communaux se réunissent en session extraordinaire, et chaque conseil provincial ou communal élit un député à raison de 30,000 habitants compris dans son territoire.

Pour être éligible à la première Chambre, il faut avoir trente-cinq ans, justifier d'avoir payé à l'État depuis trois ans un cens d'au moins 1,100 francs, et appartenir à la religion luthérienne.

Quant à la seconde Chambre, est électeur tout Suédois âgé de vingt-cinq ans, domicilié dans la commune et ayant droit de vote dans les affaires générales. Il doit, en outre, remplir l'une des trois conditions suivantes: 1° avoir la propriété ou l'usufruit d'un immeuble, évalué pour l'assiette de l'impôt au moins à 1,000 couronnes (1,380 fr.); 2° avoir à ferme pour la vie, ou pour vingt ans au moins, un immeuble agricole évalué à 6,000 couronnes (8,280 fr.); 3° payer à l'État un impôt calculé sur le revenu annuel d'au moins 800 couronnes (1,104 fr.).

Est éligible tout Suédois luthérien jouissant, depuis un an, de ses droits d'électeur dans l'une des communes de sa circonscription électorale.

Ainsi constitué, le Riksdag est un parlement calme. Il s'y passe rarement de ces scènes tumultueuses, de ces discussions qui ont un grand retentissement hors du pays. Les comptes-rendus des séances ont rarement un grand intérêt.

La deuxième Chambre actuelle a été élue en 1888, et diffère notablement de celle à laquelle elle succède. La grande question de la protection des blés suédois a fait tomber beaucoup de libre-échangistes dans les provinces. Cette protection de l'agriculture nationale a une majorité dans la première Chambre, mais elle ne l'aurait certainement pas dans la deuxième Chambre et dans les votes communs, si un incident très singulier n'avait pas fait remplacer les 21 libre-échangistes nommés à Stockholm par 21 protectionnistes. Voici comment les choses se sont passées, car le fait est curieux à connaître, au point de vue des règles électorales de la Suède. Un des 21 libre-échangistes élus par la capitale avait oublié de payer son impôt, une vingtaine de francs environ, et, par cet oubli, son election devenait illégale, mais encore celle de ses vingt autres collègues; d'un autre côté, on ne pouvait pas faire de nouvelles élections, de sorte que ce furent ceux qui avaient obtenu le plus de voix après les membres invalidés qui devinrent à leur tour députés. Le parlement fut ainsi privé de plusieurs hommes très distingués, notamment M. Nordenskiöld, le grand voyageur, le rédacteur Hedin, qui est incontestablement le premier orateur politique, etc. En revanche, on a reçu M. de Laval, dont les inventions agricoles sont fort estimées.

La deuxième Chambre compte parmi ses membres un grand nombre de paysans dont le doyen et le chef était M. Ifvarson qui vient de mourir; depuis quelques années il occupait le poste de vice-président.

Parmi les membres de la première Chambre, il convient de citer d'abord le baron Louis de Geer, qui fut président du conseil, ainsi que les comtes Posse et Themptander, M. Lundberg, archevêque de Suède, et les rédacteurs MM. Hedlund et Borg.

Le ministère actuel est protectionniste, sans l'être toutefois d'une façon agressive. On l'appelle le ministère des barons, parce que, sur les dix ministres dont il se compose, six sont barons ou comtes.

Le président du conseil actuel est M. le baron Johan Gustaf Nils Samuel Aakerhjelm, grand'croix de tous les ordres suédois, grand'croix de Saint-Olaf, etc., né en 1833. Il est très protectionniste. Il a eu d'abord l'intention de cumuler les fonctions de président du conseil et de ministre des affaires étrangères; mais devant les nombreuses protestations qui se sont élevées il a dû y renoncer, et c'est M. le comte Lewenhaupt, ancien envoyé des Royaumes-Unis à Paris, qui a hérité de son portefeuille.

M. Lewenhaupt, ministre des affaires étrangères, est né en 1835. Comme tous ses prédécesseurs, il a été, au cours de sa carrière diplomatique, un excellent chef de bureau, un expéditionnaire habile. Mais ce qui suffisait autrefois n'est plus suffisant aujourd'hui, quoique un de ses chefs ait dit de lui: «Un diplomate qui se tait, et lève seulement les épaules, c'est du pur Metternich!» Est-ce à cela qu'il a dû d'être attaché d'ambassade à Paris, puis envoyé à Washington de

1876 à 1884? Pendant l'Exposition de 1889, il était à Paris, et les Suédois ont trouvé qu'il représentait mesquinement la Suède. Le ministre est, en effet, d'une économie excessive, et il avait pris un appartement très simple meublé d'une façon rudimentaire.

On lui a reproché de ne pas avoir assisté à l'inauguration de l'Exposition; on lui a surtout reproché de ne pas avoir assez plaidé la cause de l'Exposition auprès des autorités suédoises, car on aurait certainement voté l'argent nécessaire, et le roi eût bien été obligé de se départir de sa réserve vis-à-vis de la France.

M. Wennerberg, ministre des cultes, a fait les paroles et la musique d'une série de chansons d'étudiants qui sont très populaires dans toute la Scandinavie.

Quant à ce qu'on appelle en Suède *la maison du Parlement*, elle est vieille et peu décorative. On prépare un grand et magnifique palais pour recevoir les députés; c'est-à-dire que l'on y pense, car le monument n'est encore qu'à l'état de projet et l'on en est à la période de concurrence des architectes, c'est dire que les habitants de Stockholm ne sont pas encore sur le point de voir la nouvelle Chambre. Mais que peut leur importer le bâtiment plus ou moins neuf, l'essentiel est que ce qui s'y fait soit bon: et c'est le cas. On est presque tenté de croire que ce n'est que dans les vieilles bâtisses qu'on fait de bonnes lois.

P. ARTOUT.

QUESTIONNAIRE

N° 16.--Paris et Province.

Quels sont les Avantages et les Inconvénients de la Vie de Paris et de la Vie de province?

(14 Juin 1890.)

RÉPONSES (suite)

Paris est le soleil autour duquel les provinces gravitent comme des satellites éclairés de son reflet. Ils semblent en correspondance par le même langage, c'est-à-dire qu'ils emploient les mêmes mots, mais ces mots, rangés dans un dictionnaire, ont un sens tout différent dans les nuances de l'expression intime des idées, des sentiments et des passions. Le regard, la voix, le geste, voilà l'âme de la langue universelle au service du cœur et de l'intelligence; le langage articulé n'en est que l'instrument imparfait, comme le style de l'écriture une froide traduction. C'est pourquoi, à l'exception du jargon judiciaire, lui-même fort obscur, mais mieux défini, Paris et les provinces peuvent entrer en communication extérieure, mais sans communion; ils peuvent même se comprendre, ils ne s'entendent pas.--VOLAPUC.

Presque toutes les villes se métamorphosent; les plus anciennes, les plus originales, veulent être à la mode, toutes neuves, bourgeoises, avec des squares, des boulevards, des rues rectilignes, aux maisons à cinq étages, bordées de trottoirs en asphalte et éclairées au gaz, en attendant la lumière électrique. Les costumes nationaux ont presque tous disparu dans les provinces, et ces vêtements si pittoresques ont suivi la transformation générale. Les femmes suivent les modes de «la Capitale». Ces villes sont jalouses de Paris, comme des demoiselles d'honneur brodant leur bonnet de Sainte-Catherine autour du trône de leur reine couronnée. Elles la dénigrent et l'imitent, et ce sont ces deux sentiments alternés qui produisent un effet de comique si singulier dans leurs mœurs et leurs habitudes.--VIEUX POMMEAU.

C'est un genre de dénigrer Paris et les Parisiens, et surtout les Parisiennes, qui s'occupent fort peu de la Province, et s'ils s'en occupent, c'est pour en rire. Celui-là, comme on dit, ne reçoit pas l'injure qui l'ignore: mais malheur à qui se fourvoie dans le guêpier. Les bonnes gens de petite ville ne pardonnent pas à ceux qui se tiennent en dehors de leurs coteries, et ils ont la haine de l'étranger, dont l'existence n'est pas circonscrite à l'ombre de leur clocher.--POLIGNY.

Paris n'est pas un problème si étrange, un labyrinthe si inextricable, un dédale si compliqué. On peut connaître Paris comme son village. Qu'est-ce que Paris? C'est une ville qui a trois lieues de diamètre, neuf lieues de circonférence. On peut la traverser à pied en moins de deux heures, et en faire le tour entre le déjeuner et le dîner. Elle est un peu plus grande que les autres; les rues sont plus longues, les maisons plus hautes; mais enfin, ce sont des rues et des maisons, et on y retrouve les mêmes éléments que dans les villes secondaires.

Je dirai même que Paris est une *Petite ville*, c'est-à-dire une agglomération de petites villes limitrophes qui n'ont entre elles aucune affinité ni les mœurs, ni les usages, ni les croyances, ni le costume, ni même le langage. Je ne parle pas des habitants de la Rive droite, qui disent pour passer les ponts: «Je vais de l'autre côté de l'eau», et des habitants de la Rive gauche: «Je vais à Paris.» Je parle des voisins qui se touchent. Qu'y a-t-il de commun entre la Ville du Faubourg Saint-Germain et la Ville dû Quartier-Latin? Elles sont aussi différentes qu'une douairière et une grisette, aussi séparées qu'une vieille monarchie et une jeune république. Ainsi des autres. Paris est une Petite ville, la Foire aux Cancans, la Grande Potinière.--RULWER.

J'ai toujours été indifférent à l'opinion des autres; je ne me soucie pas de ce qu'on pense ou de ce qu'on dit de moi, je n'ai à subir le jugement de personne et je ne dois aucun compte de mes actes et de mes sentiments personnels. Voilà une déclaration de principes qui paraîtra la chose la plus simple à un Parisien; j'ai osé la faire à un Provincial, qui est tombé des nues; il m'a considéré avec inquiétude et s'est éloigné de moi comme d'un pestiféré.--PETIT CLERC.

L'ennui ronge la province; on le lit sur tous les visages. On connaît la ville, maison par maison; tout le monde se sait par cœur. Les cancans, maigre chère, vieilles histoires ressassées, difficiles à rajeunir. Leur plus clair résultat est de semer la zizanie dans toutes les familles de Guelfes et de Gibelins. On traite les piqures d'épingle comme des coups de stylet, on se brouille pour un mot, pour un sourire, pour rien, sans doute pour se désennuyer par les négociations du raccommodement. Un autre malheur de la province, c'est de se fâcher contre les choses, ce qui est inutile, dit Euripide, parce que cela ne leur fait rien du tout.--L'ENNUYÉ.

La Bruyère n'a eu garde d'oublier la Province dans ses *Caractères*. Tout le monde connaît le tableau de la *Petite ville*, où Picard a trouvé le cadre de sa comédie, dont je ne détacherai qu'un trait:

La première représentation était incertaine, un seul mot décida du succès. Quand la mère apprend que celui des deux Parisiens sur lequel elle avait jeté son dévolu était marié, elle crie à sa fille:» Sortez, sortez, n'écoutez plus rien!» La petite ingénue provinciale ne perd pas la tête et répond avec sérénité: «Mais, maman, l'autre n'est peut-être pas marié?»--CAMILLE S.

Parisienne et *Provinciale*, en dehors de Paris, sont des synonymes de *Courtisane* ou *Ménagère*, de Proud'hon. C'est un peu rustique, et aussi faux que cette autre formule: «Toute femme qui n'est pas à Dieu est à Vénus.»--VESTA.

On ne saurait imaginer combien est banal, étroit, arriéré, ennuyé et ennuyeux, le monde d'une Petite ville de province; mais les gens sont partout les mêmes, et ce microcosme est la réduction exacte des plus grandes, qui se croient des rivales de Paris. Trois castes les composent: aristocratie orgueilleuse et fermée, bourgeoisie vaniteuse et jalouse, peuple envieux et gouailleur; castes aussi tranchées, séparées et divisées, par ce temps qui a la prétention d'imposer des mœurs égalitaires, qu'elles le furent jadis par la classification des Trois Ordres. Autrefois, elles n'avaient pas plus d'affinité que l'huile et le vinaigre; aujourd'hui, la Politique est le sel qui opère le mélange, et le Clergé, la Noblesse, la Bourgeoisie et le Peuple se fusionnent pour assaisonner la salade nationale. De là une physionomie nouvelle du monde provincial, où la garnison circule sans s'y mêler, et où les fonctionnaires forment une colonie temporaire. On a beau les changer, ils ont tous comme un air de famille, il semble que ce sont toujours les mêmes; le nouveau ressemble à son prédécesseur, son successeur lui ressemblera, et on ne parvient à les distinguer que par quelque signe particulier, quand ils en ont un.--TAPIS VERT.

Ce que je reproche à la province, ce n'est pas sa chape de plomb, qui endort la pensée et engourdit le cœur, c'est son hypocrisie peureuse, la basse jalousie, l'envie à l'œil louche, qui y voit très clair, la haine, qui faussent les caractères et humilient l'intelligence, en soumettant tout le monde à l'esclavage de l'Opinion, qu'on méprise en secret. On se défie de l'ami et on flatte l'ennemi; on ménage la chèvre et le chou, on craint le loup et on ne veut pas se brouiller avec le batelier.--ÉPINE DE ROSE.

En causant avec les habitants de toutes les classes, les fonctionnaires, les notables, les marchands, les artisans, on apprend des choses vraies et beaucoup plus intéressantes que les monographies historiques. Tout le monde sait quelque chose et aime à dire ce qu'il a appris, à raconter ce qu'il a vu, à donner son avis sur les hommes et les choses qui le touchent de près et qu'il a occasion d'observer tous les jours. On a aussi quelquefois la chance de rencontrer des gens instruits et affables, qui ont du plaisir à faire les honneurs

de leur pays.--TOURIST.

D'abord parce que c'est Paris, et que de toutes les capitales c'est la ville libre par excellence. La liberté ne consiste pas seulement à aller et à venir à sa guise, mais encore à n'avoir de rapports forcés avec personne. Les relations y sont nombreuses, faciles, et n'engagent à rien. On y vit tranquillement à sa guise, sans gêner personne et sans qu'on s'occupe de vous. Paris n'a jamais supporté de joug d'aucune sorte; quand on a l'indépendance de la fortune, on jouit de toutes les autres, jamais on ne rencontre d'obstacle, d'entrave, de gêne, on est libre dans la ville de toutes les libertés. De même règne partout l'égalité; le plus simple bourgeois ne songe même pas à s'étonner de se voir au théâtre, en omnibus, etc., entre un duc et un ministre. Enfin Paris la Grand'ville, le Beau Paris, est la Cité fraternelle et hospitalière, la seconde patrie de ceux qui en ont une et la patrie d'élection de ceux qui n'en ont plus.--
LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

(A suivre.)

CHARLES JOLIET.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'on peut dérober à la façon des abeilles, sans faire tort à personne; mais le vol de la fourmi qui enlève le grain entier ne doit jamais être imité.

LA MOTHE LE VAYER.

*
**

Quand nous voyons qu'on nous vole nos idées, recherchons, avant de crier, si elles sont bien à nous.

ANATOLE FRANCE.

*
**

Avoir trop d'esprit est une accusation qui sert, en Angleterre comme en France, à tenir éloignées du pouvoir les supériorités qui font ombre aux médiocres.

(Mémoires)

TALLEYRAND.

*
**

La raison a, de tout temps, aimé à morigéner le sentiment.

LÉON SAY.

*
**

Tous les souvenirs du monde, bons ou mauvais, ne valent pas la plus mince espérance.

ÉMILE GABORIAU.

*
**

Un bonheur qui a passé par la jalousie est comme un joli visage qui a passé par la petite vérole: il reste grêlé.

Claude Larcher

(P. BOURGET.)

*
**

En amour, tout est rompu du jour où l'un des deux amants a pensé que la rupture était possible.

Claude Larcher

(P. BOURGET.)

*
**

Toute chaîne, fût-elle d'or, fait un jour un forçat de celui qui la porte.

ADRIEN CHABOT.

*
**

Le musicien qui a des réminiscences s'imagine, en les répétant, qu'elles lui appartiennent, comme le menteur, à force de reproduire un mensonge, finit par croire qu'il dit la vérité.

(Pensées posthumes.)

LOUIS LACOMBE.

*
**

L'âme reprend son vol, dès qu'on revit par elle.

(Pages intimes.)

EUGÈNE MANUEL.

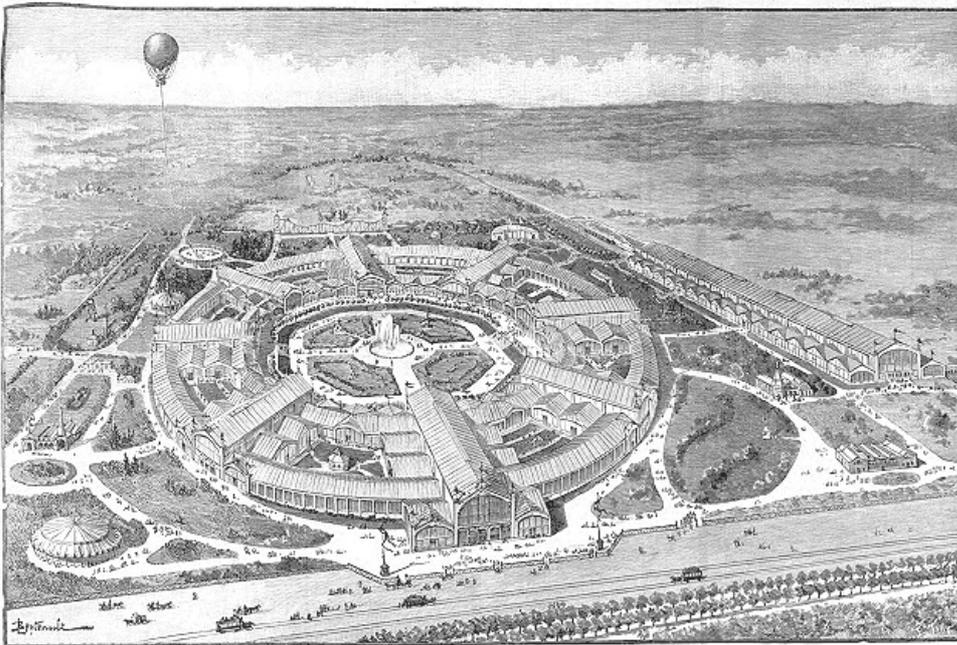
*
**

La médecine de nos jours est aussi originale que savante: elle invente encore plus de maladies que de remèdes.

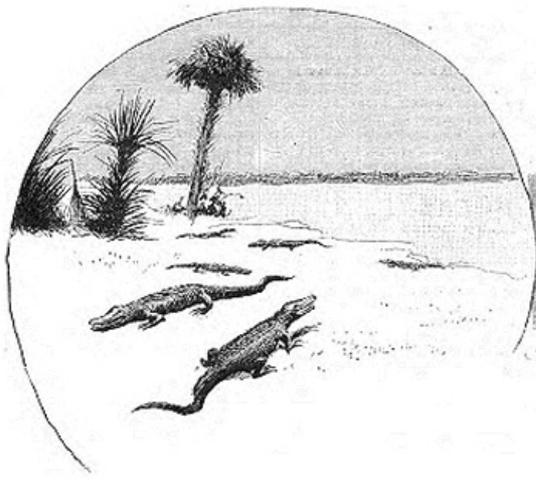
*
**

La célébrité qui s'acquiert le plus vite est celle du crime.

G.-M. VALTOUR.



L'EXPOSITION FRANÇAISE DE MOSCOU.--Vue générale du palais et de ses annexes.



Sur le sable.



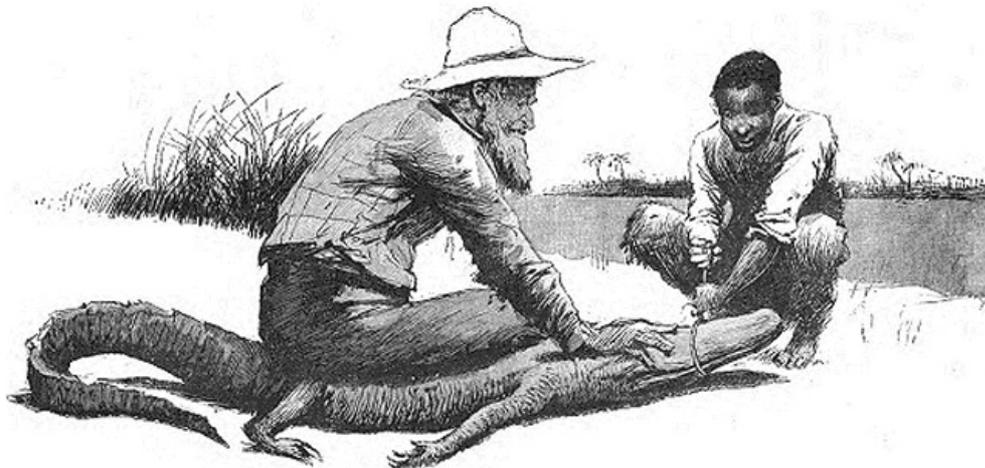
La récolte des œufs.



L'empailleur.



Deux amis.



Une capture.

LE COMMERCE DES ALLIGATORS DANS LA FLORIDE.



Ouverture de la session parlementaire.--C'est lundi 13 courant qu'a eu lieu la rentrée des Chambres. Cette fois-ci le vénérable M. Pierre Blanc, celui qu'on a surnommé un peu familièrement peut-être le *vieil Allobroge*, ne présidait pas la séance comme il l'a fait chaque année depuis si longtemps déjà. Ce n'est pas qu'il ne soit toujours vert et jeune en dépit de ses quatre-vingt-cinq ans, mais le froid et la neige l'avaient retenu bloqué dans son pays, la Savoie. Il a été remplacé au fauteuil présidentiel par M. de Gasté, un peu plus jeune que lui,

mais pas beaucoup plus. Les secrétaires d'âge installés au bureau étaient MM. Argeliès, Lasserre, Pierre Richard et Maurice Barrés. Quatre députés, deux boulangistes. La proportion a dû paraître un peu forte, mais c'est le hasard qui est le seul coupable.

La présidence de M. de Gasté avait provoqué une certaine curiosité. Son discours a été court. Après avoir fait part à l'Assemblée de ses regrets que le vénéré M. Blanc ait été retenu loin de Paris, il a continué ainsi:

«N'ayant pas quitté Paris et quoique malade moi-même, j'obéis au règlement en venant ouvrir les travaux de votre session ordinaire.

«Dans la très courte allocution que je prononcerai, vous me permettrez, mes chers collègues, d'introduire le vœu que vous me veniez en aide, le jour où je vous demanderai de modifier nos lois constitutionnelles et de leur donner plus de similitude avec la Constitution américaine qu'avec la Constitution anglaise.

«En ce qui concerne nos travaux intérieurs, vous ne reprocherez pas à l'un de vos vétérans de regretter qu'à chaque renouvellement de l'Assemblée les propositions disparaissent et que les meilleures réformes voient ainsi quelquefois plus de trois législatures se succéder sans même être examinées.»

Il termine en souhaitant que pendant l'année 1891 les commissions apportent à leurs travaux la plus grande activité.

Après que le doyen d'âge a pris place au fauteuil présidentiel, on a procédé au tirage au sort des bureaux.

M. Floquet a été élu président définitif.

Au Sénat, la séance d'ouverture a été présidée par M. de Lur-Saluces, sénateur de la Gironde.

Le ministère; l'Emprunt.--L'impression générale, à la rentrée des Chambres, était que le ministère n'avait pas à craindre cette année les surprises qui suivent parfois la période d'accalmie connue sous le nom de «trêve des confiseurs». Par extraordinaire, on ne songe pas à renverser un cabinet qui date déjà de deux ans.

Le succès de l'emprunt explique en partie cette situation privilégiée faite aux membres du gouvernement et aussi, on peut le dire, les résultats des élections sénatoriales qui sont portés à l'actif du ministre de l'intérieur. Mais, si la victoire électorale des républicains peut contrarier ceux qui sont restés attachés aux anciens partis, le triomphe que vient de remporter notre pays dans l'ordre financier est fait pour réjouir tout le monde.

L'État demandait aux souscripteurs de s'engager pour 869 millions: les souscripteurs lui ont offert plus de 14 milliards. Le premier versement était fixé à 141 millions. Le Trésor a encaissé dans la journée du 10 janvier la somme énorme de deux milliards trois cent quarante millions.

Nous donnons du reste dans une autre partie du journal (voir page 55) tous les détails relatifs à cette prodigieuse opération.

Le clergé et la République; le discours de M. Méline.--La question religieuse tend à prendre une place de plus en plus importante dans la politique des partis. Il est probable, on pourrait dire, il est certain, que si, dans la présente législature, il se produit quelque changement décisif dans l'attitude des divers groupes parlementaires, et surtout dans le corps électoral, ce changement tiendra pour une large part aux déclarations formulées par le cardinal Lavigerie. Cela ne tient pas seulement à la personnalité de l'auteur de ces déclarations, qui est considérable par elle-même. Si le discours qu'il a prononcé à Alger a eu un tel retentissement, c'est qu'on sentait qu'il était appuyé en cette circonstance par une autorité plus haute que la sienne, et que sa pensée répondait à celle, non de tous les prélats de France, mais d'un grand nombre d'entre eux. A ce point de vue, il y a un intérêt réel à rechercher si l'opinion assez générale qu'on s'est faite qu'il avait été en quelque sorte le porte-parole non-seulement d'une partie de l'épiscopat, mais aussi peut-être du Vatican, était justifiée.

Nous avons déjà vu que le cardinal Rampolla, qui, lui, parlait sans contestation possible au nom du Saint-Siège, n'a pas désavoué le cardinal Lavigerie. Loin de là, dans la lettre qu'il adressait à l'évêque l'Annecy, il émettait, avec tous les tempéraments possibles et sous la forme réservée qui est dans la tradition de l'Église, cette pensée que les catholiques doivent s'accommoder de toutes les formes de gouvernement.

Voici un autre document qui mérite également d'arrêter l'attention. C'est une lettre que l'évêque de Saint-Denis et de la Réunion a adressée au cardinal Lavigerie et qui constitue une adhésion explicite aux théories que celui-ci a émises à Alger. Cette lettre est d'autant plus significative qu'elle est datée de Rome et qu'elle a été écrite à la suite d'un entretien avec le Pape. Au cours de cet entretien, Léon XIII a dit à son visiteur: «Vous devez être content du toast du cardinal Lavigerie?» A quoi l'évêque a répondu:

«Très saint-père, le cardinal a rendu à l'Église des services signalés; je ne crois pas qu'il lui en ait rendu de plus considérable que celui qui résultera de ces mémorables paroles. Les conséquences de cette déclaration ne seront peut-être pas immédiates, mais dans quelque temps on reconnaîtra que le cardinal qui, dans les batailles du bien contre le mal, a les vues soudaines du génie, a frappé un coup des plus heureux.»

Ces lignes, écrites, il faut le répéter, au lendemain d'une entrevue avec le pape, n'ont pas été désavouées, non plus que les déclarations du cardinal Lavigerie lui-même. Sans prendre parti dans cette question essentiellement délicate, puisqu'elle touche à la conscience des membres de l'épiscopat sur un point de doctrine à la fois religieuse et politique, il est permis cependant d'affirmer que le chef de l'Église, s'il n'impose pas à ses représentants immédiats en France un acte d'adhésion formelle en faveur de la République, les laisse toutefois libres d'accepter sous leur responsabilité le régime établi.

Le fait a une portée considérable puisque aujourd'hui c'est la question religieuse qui sert de terrain de lutte entre les amis et les adversaires de la République. Aussi est-il intéressant de voir l'accueil que les républicains font à ceux qui accomplissent ou qui projettent l'évolution entreprise par le cardinal Lavigerie, qui serait suivi, dit-on, non seulement par l'évêque de Saint-Denis, mais aussi par plusieurs autres membres de l'épiscopat, entre autres les archevêques ou évêques de Tours, Cambrai, Rouen, Digne, Bayonne, Langres, etc... On a à ce sujet de nombreux documents, mais on peut considérer comme les résumant le discours prononcé par M. Méline à Remiremont, à l'occasion de la reconstitution de «l'alliance républicaine» dans cette ville.

Après avoir fait à son tour le procès du boulangisme, l'ancien président de la Chambre a déclaré que, tout en recommandant, dans les rapports de l'Église et de l'État, une politique de modération, il est partisan de la laïcité de l'enseignement public et du service militaire obligatoire pour tous, sans exception. Il convient toutefois, a ajouté l'orateur, «introduire dans l'application de ces lois tous les tempéraments, toutes les précautions de transition compatibles avec leur texte et leur esprit.»

Faisant allusion à la discussion qui s'est élevée à la Chambre sur le régime fiscal des congrégations, M. Méline a déclaré qu'il n'a pas hésité à marquer par son vote que, s'il entend faire payer aux congrégations tout ce qu'elles doivent, il entend du moins qu'on leur applique la loi comme à tous les citoyens, avec justice et sans passion.

L'orateur a rappelé enfin les récents discours du cardinal Lavigerie et la lettre de l'évêque de la Réunion. «Bien que ces adhésions, a-t-il dit, soient accompagnées de restrictions inacceptables, il y a là malgré tout un aveu précieux et un symptôme significatif. Toutefois il importe que le parti républicain soit circonspect, jusqu'au jour où les actes suivront les paroles.»

Le discours de M. Méline a été longuement commenté par toute la presse, parce que, en effet, on sait que c'est de ce côté que va se porter l'effort des partis au cours de l'année qui vient de commencer, et que, si le mouvement inauguré par un certain nombre de prélats se généralise, des modifications d'une portée considérable peuvent se produire dans la situation politique du pays.

Afrique: Soudan français.--Nous annonçons dans notre dernier numéro que le commandant Archinard s'était mis en marche sur Nioro, la dernière forteresse d'Ahmadou et que, très probablement, il avait déjà pris contact avec l'ennemi. En effet une dépêche de Kayes a fait savoir depuis que la place de Nioro avait été enlevée et qu'Ahmadou était en fuite.

Le colonel Archinard n'avait sous ses ordres que 700 hommes, mais, comme nous l'avons dit, il disposait de l'artillerie nécessaire pour détruire les fortifications de Nioro. L'affaire a dû être chaude toutefois, car les Toucouleurs se battent avec une bravoure exceptionnelle, et nos troupes, épuisées par une marche de 300 kilomètres, ont dû faire des prodiges de valeur pour triompher de pareils adversaires.

La conquête de Nioro complète l'œuvre commencée l'an dernier par le colonel

Archinard. Actuellement la ligne de nos postes entre le Sénégal et le Niger se trouve couverte à grande distance par les forteresses conquises sur l'ex-sultan de Segou. Il ne reste plus rien du vaste empire d'El Hadj-Omar, le grand conquérant que Faidherbe a arrêté dans sa marche vers l'Océan Atlantique.

Au Dahomey.--D'après les dernières nouvelles apportées par le courrier de la côte occidentale d'Afrique. M. Ballot, résident de France à Porto-Novo, est parti en mission pour Abomey en compagnie de M. M. Le Blanc, lieutenant de vaisseau, Decœur, capitaine d'artillerie de marine, et le Père Dorgère. Cette mission allait porter les cadeaux du gouvernement français à Behanzin, roi du Dahomey. Le roi Toffa, de Porto-Novo qui voudrait, paraît-il, se réconcilier avec son ennemi, aurait joint ses cadeaux à ceux du gouvernement français.

Pendant ce temps, les Allemands font au roi de Dahomey un cadeau d'un autre genre. Les chefs des établissements qu'ils ont à Whidah ont présenté à Behanzin un fusil à aiguille qui a été agréé par lui et dont l'armée dahoméenne va être, dit-on, pourvue. Behanzin en a été tellement satisfait qu'il a immédiatement fait don de quatre esclaves à chacune des maisons desquelles il avait reçu ces étrennes utiles.

Ce n'est pas tout. Deux cabécères ont été envoyés par le roi à Lagos pour traiter avec un commerçant anglais au sujet de la fourniture de fusils et de munitions de guerre destinés à l'armée dahoméenne. Le marché a reçu même un commencement d'exécution, car une somme de 125,000 francs a été versée entre les mains du fournisseur.

Il n'est pas difficile de prévoir que nous aurons encore de ce côté de nouvelles surprises. La pacification est loin d'être définitive. Au moment où il reçoit nos cadeaux, le roi de Dahomey se préoccupe de mettre ses troupes en état de nous résister, et en même temps, pour empêcher nos officiers d'étudier la route de Kotonou à Whidah, il a rappelé aux Européens que la plage leur était interdite, et que la route seule de l'intérieur leur était permise. Or, celle-ci est à peu près impraticable. Il ne faut pas oublier que le nègre est un composé du sauvage et du diplomate.

Beaux-Arts.--*Le bureau du comité des 90.*--Le nouveau comité des 90 a nommé son bureau. M. Bailly a été réélu président à une forte majorité. MM. Bonnat et Paul Dubois ont été choisis comme vice présidents. M. Tony Robert-Fleury a été réélu secrétaire et M. Daumet secrétaire-trésorier.

Dans le sous-comité d'administration figurent MM. Gérome, J. Lefebvre. Cormon, Guillemet, Bernier, Detaille, Albert Maignan, Busson, Humbert et Yon, pour la peinture; MM. Boisseau, Bartholdi, Cuvelier et Mathurin Moreau, pour la sculpture; MM. Normand et Pascal, pour l'architecture; MM. Sirouy et Lefort, pour la gravure.

M. Bouguereau, vice-président de l'ancien comité, n'a pas été réélu.

Les membres de la section de peinture se sont réunis lundi dernier sous la présidence de M. Bonnat et ont modifié l'article des statuts concernant la composition du jury.

En vertu des résolutions adoptées, il sera constitué un grand jury dans lequel devra être tiré au sort le jury annuel. Ce grand jury comprendra: 1° tous les jurés qui depuis 1864 ont été élus par leurs confrères; 2° les artistes hors concours nommés par les artistes de la première catégorie et par le comité de peinture réunis.

Les jurés ayant fonctionné une année ne pourront fonctionner l'année suivante.

Nécrologie.--Le duc Nicolas de Leuchtenberg.

Céline Montaland, sociétaire de la Comédie-Française.

Le baron Haussmann, préfet de la Seine sous l'Empire.

M. Jules de Lestapis, ancien sénateur des Basses-Pyrénées.

M. Lehugeur, professeur au Lycée Louis-le-Grand.

M. Charles Gauthier, professeur à l'École nationale des Arts Décoratifs.

Le statuaire Eugène Delaplanche.

M. Ernest Boyssse, chef adjoint des secrétaires-rédacteurs de la Chambre.

M. Gustave Dalsace, grand négociant de Paris.

M. Arthur Mallet, un des chefs de la maison de banque Mallet frères.

LES THÉÂTRES

Théâtre de l'Odéon; reprise des *Faux Bonshommes*, comédie en quatre actes, de MM. Barrière et Capendu.

La comédie des *Faux Bonshommes* est trop connue pour que nous nous étendions longuement à son sujet et pour que nous ne nous contentions pas d'en annoncer la reprise, faite cette fois-ci sur notre seconde scène française-- en attendant mieux encore, sans doute. Tout l'intérêt de la soirée se portait donc sur l'interprétation, et cette dernière, sans être supérieure, a été suffisamment bonne pour nous démontrer que la comédie de MM. Barrière et Capendu, bien qu'âgée de trente-quatre ans, est toujours jeune et peut satisfaire non seulement les hommes mûrs qui l'ont applaudie autrefois, mais les générations nouvelles.

L'Odéon n'avait pas de Péponet dans sa troupe, il a appelé à lui M. Daubray, du Palais-Royal. M. Daubray, certes, est un excellent comique, mais un comique plutôt qu'un vrai comédien, il a *joué* le rôle de Péponet, il n'a pas été Péponet. Le créateur du rôle, Delannoy, avait autrement compris son personnage. Dumény dans le rôle d'Edgar, est charmant, comme toujours, de finesse et de malice. Cornaglia fait M. Dufouré, et il s'en acquitte consciencieusement, mais où est Parade? Montbars mérite une mention toute particulière dans Bassecourt. Du côté des femmes, nous citerons Mme Crosnier, parfaite de naturel, Mlle Dieudonné, très mutine, et Mlle Dubut qui rend à merveille la douce physionomie d'Emmeline. En somme, reprise très intéressante et dont le directeur de l'Odéon n'aura pas à se repentir.

S.

LES LIVRES NOUVEAUX

Truandailles, par M. Jean Richepin. 1 vol. in-12, 3 fr. 50 (Charpentier).--Avec ce titre-là, il n'y a pas au moins danger de s'y méprendre. Ce ne sont point des nouvelles à l'eau de rose et la mère qui en permettrait la lecture à sa fille aurait réellement perdu le sens, au moins le sens des mots. On savait bien que M. Richepin était un oseur... Oh! oui, la preuve en était faite, en vers ainsi qu'en prose. Mais on pouvait croire qu'une fois la queue de son chien coupée, il oserait enfin une chose: avoir du talent ou du génie, sans pistolet ni pétard, sans vouloir épater le bourgeois.

Il paraît que non; la queue de son chien repousse et, chaque fois, l'auteur de la *Chanson des Gueux* s'abandonne au plaisir de la couper.

David d'Angers et ses relations littéraires. Correspondance du maître avec Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand, de Vigny, Lamennais, Balzac, Charlet, Louis et Victor Pavie, lady Morgan, Cooper, Humboldt, etc. publiée par Henry Jouin. 1 vol. in-8° avec un portrait inédit de David d'Angers (Plon, Nourrit et Cie).--Nous ne dirons pas que ce volume vient compléter l'ouvrage publié, il y a douze ans, par M. Henry Jouin: *David d'Angers, sa vie, son œuvre, ses écrits et ses contemporains*. Cette biographie, éloquente et savante, n'avait pas besoin d'être complétée. David et les hommes de son temps ont écrit ce livre, dit M. H. Jouin, qui s'en déclare, il est vrai, responsable, mais comme éditeur seulement, sorte de «mémoires des autres», à l'entendre; mais ces autres ont les noms les plus illustres de la première partie du siècle. Au milieu de noms plus célèbres se détache en première ligne celui d'un ami du maître, Victor Pavie. Les proches de Pavie possédaient les lettres de David; le fils du statuaire, M. Robert David d'Angers, conservait les réponses de Pavie; qu'on ajoute à ces documents, qui font ressortir avec relief la figure du maître, les autographes des contemporains «saluant de tous les points du monde un artisan de leur gloire», et l'on aura l'idée de la richesse et de l'intérêt d'une telle publication. M. Henry Jouin a fait précéder le volume d'une introduction fort intéressante et suivre la plupart des lettres d'une note qui fait connaître les circonstances auxquelles elles se rapportent.

Mémoires de la duchesse de Brancas, publiés avec préface, notes et tables, par Eugène Asse.--Paris, Jouaust, 1890. In-18 elzévirien de XLVII-233 pages. 3 fr. 50 c. La librairie des bibliophiles enrichit son élégante petite «Bibliothèque des Mémoires» d'un volume tout à fait curieux. C'est encore M. Eugène Asse, dont ont connaît la vaste érudition historique et littéraire, qui, après nous avoir tout récemment donné les *Mémoires de Mme de Lafayette*, publie aujourd'hui les souvenirs de Mme de Brancas, sur Louis XV et Mme de Châteauroux. La préface de l'habile éditeur est, par elle-même, un des chapitres les plus piquants qui aient été écrits sur la «moralité» d'une certaine partie de la cour, sous le règne du prince qui se piquait le moins de vertu. Aux trop courts Mémoires de la duchesse de Brancas, M. Eugène Asse a joint la correspondance (46 lettres de Châteauroux), ainsi qu'un extrait bien choisi du fameux pamphlet, *Mémoires de la cour de Perse*, le tout formant un ensemble très curieux, sinon fort édifiant.

F. D.

La Liberté de conscience, par Léon Marillier. 1 in-12. 3 fr. 50 (Armand Colin.)--Savait-on qu'un prix de quinze mille francs avait été destiné par un donateur anonyme à récompenser «le meilleur ouvrage ayant pour objet de faire sentir et reconnaître la nécessité d'établir de plus en plus la liberté de conscience dans les institutions et les mœurs? Savait-on qu'un concours avait été établi, un jury institué, avec M. Jules Simon pour président? Si tout le monde ne l'a pas su, tout le monde ne l'a pas ignoré, car 324 manuscrits ont répondu à l'appel du donateur. Le rapporteur, M. L. Marillier, agrégé de philosophie, maître de conférences à l'École des Hautes Etudes, pour porter un jugement sur cet ensemble, n'a pas écrit moins d'un volume qui est un traité, très complet-et très profitable--de la question.

La Décoration et l'Art industriel à l'Exposition universelle de 1889, par Roger Marx, inspecteur des musées au ministère de l'instruction publique.--Paris, Quantin, 1890. Grand in-8° de 60 pages, avec 30 gravures. Tirage à petit nombre sur papier de luxe.--Cette belle publication, dont le titre indique suffisamment l'objet, renferme la remarquable conférence faite, le 17 juin dernier, par M. Roger Marx, au Congrès de la Société centrale des architectes français. L'auteur, dont on n'a point oublié les intéressantes études sur diverses questions d'art (*l'Art lorrain, l'Estampe, la Gravure*, etc.), a traité son sujet, il n'est pas besoin de le dire, avec autant de charme que de compétence et a trouvé le moyen de condenser en un petit nombre de pages une multitude de renseignements instructifs et de justes aperçus.

Les Pièces de Molière (librairie des Bibliophiles.)--La neuvième vient de paraître: c'est *l'Impromptu de Versailles*. Notice et notes de M. Auguste Vitu, dessins de Leloir, gravés par Champollion.

Dans la collection des *Petits chefs-d'œuvre* (librairie des Bibliophiles), les *Anecdotes sur Richelieu*, de Rulhière, avec une préface par M. Eugène Asse, vif et piquant opuscule, qui est à la fois le bulletin des victoires amoureuses du petit-neveu du cardinal et le martyrologe de la vertu de ses contemporaines.



CÉLINE MONTALAND

Si jamais la dénomination «d'enfant de la balle» convint à quelqu'un, ce fut certes à Céline Montaland. Née d'un père qui appartenait au théâtre, filleule, comme Mme Céline Chaumont, de Mme Céline Caillot, qui fit les beaux jours du Vaudeville lorsqu'il était situé place de la Bourse nos pères appelaient ce temps l'époque des trois Célines. Céline Montaland monta sur les planches à l'âge de six ans, le 13 décembre 1849. Et sous quels auspices!... elle créait dans *Gabrielle*, d'Émile Augier, le rôle de la petite fille que l'excellent comédien Régnier, alors sous le coup de la perte de son enfant, serrait dans ses bras...

Céline Montaland montra, dans ce rôle, tant de gentillesse, de naturel, d'esprit, que des auteurs, confiants dans son talent si précoce, écrivirent des rôles pour elle. Labiche lui donna à jouer *Une fille, bien gardée* et *Mam'zelle fait ses*

dents... Et, dans toutes ces créations, on l'admirait, disait Jules Janin, «non pas comme un baby précoce, mais comme on admirerait une très grande actrice jouant le rôle d'un baby.»

On promena l'enfant prodige en France, en Algérie, en Italie, dans le monde entier. Le général Bosquet la nommait «l'enfant Bonheur». Victor Emmanuel donnait des revues en son honneur, et je ne sais plus quel empereur obligeait ses troupes à faire un détour pour que Céline les vit passer de sa fenêtre. Ces triomphes précoces ne l'empêchèrent pas de travailler.

Elle s'essaya dans les genres les plus divers: à la Porte-Saint-Martin dans la féerie, au Gymnase dans la comédie, aux matinées Ballande dans le classique, aux théâtres des Nouveautés et Taitbout dans l'opérette. Cependant les années marchaient: revenue au genre sérieux, elle interpréta à l'Odéon la mère dans *Jack*, de M. Alphonse Daudet. Puis, après quelques mois passés en Russie, elle fut appelée par M. Émile Perrin à la Comédie-Française. Elle débuta le 13 décembre 1881 et réussit complètement dans *Bataille de Dames* de MM. Scribe et Legouvé. Depuis nous l'avons applaudie dans la plupart des pièces nouvelles que représenta le Théâtre-Français, en dernier lieu dans *Margot* de M. Meilhac.

En disant adieu à sa sociétaire disparue, M. Jules Claretie a dit d'elle: «Elle était, et elle s'en vantait en souriant, la doyenne de la maison (puisqu'elle y avait paru pour la première fois en 1849), cette charmante et vaillante femme, d'une bonté si rare, sans affectation et sans phrases, toujours prête au labeur, exacte, consciencieuse, dévouée aux intérêts de la Comédie... Elle emporte un peu de la verve, de la gaieté saine, de la grâce souriante de la maison.»

ADOLPHE ADERER.

LES OBSÈQUES DU DUC DE LEUCHTENBERG

Les obsèques du duc de Leuchtenberg ont été célébrées en grande pompe; les honneurs dus aux membres des familles impériales lui ont été rendus par deux compagnies du 4^e régiment de ligne, deux batteries à cheval du 31^e d'artillerie et trois escadrons de cavalerie; ces troupes étaient commandées par le général de division Ladvozat et le général de brigade Moulin. M. Carnot, président de la République, s'était fait représenter à ses obsèques par les officiers de sa maison militaire; tous les ministres présents à Paris, un grand nombre de députés, de sénateurs, et le corps diplomatique y assistaient.

Notre gravure représente le service funèbre célébré à l'église russe de la rue Daru, trop petite pour contenir tous ceux qui avaient suivi le convoi. Au pied du cercueil, recouvert d'un drap d'or, insigne funéraire de la famille impériale, placé simplement sur le parquet de l'église, entouré d'arbustes verts et de camélias blancs, l'archiprêtre Wassilief lit les saints évangiles dans la bible que le père Arsène tient ouverte devant lui; à la tête, et de chaque côté, deux officiers de l'armée russe, en grande tenue, immobiles, à droite le lieutenant Schipof, à gauche le lieutenant prince Orlof, portent sur des coussins de velours grenat les nombreuses décorations du défunt. Au premier rang, à gauche, sont placés le général Bruyère et le colonel Litchenstein, représentant le président de la République; un peu plus loin, et sur le même rang, la duchesse d'Oldenbourg, portant en sautoir le grand cordon de Sainte-Catherine. Au premier rang, à droite, et tournant le dos, se trouve le duc Eugène de Leuchtenberg, revêtu du costume de général russe, frère du défunt. Suivant les usages de l'église orthodoxe, tous les assistants portent dans la main droite un petit cierge qu'ils tiennent pendant la plus grande partie de la cérémonie.

M. FOUCHER DE CAREIL

Le comte Foucher de Careil qui vient de mourir sénateur républicain de Seine-et-Marne était fils du général comte Foucher de Careil, dont le nom est inscrit sur l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile. Il appartenait donc, par son origine, à un monde qui considère généralement comme une sorte de forfaiture l'acceptation du régime que la France s'est donné. M. Foucher de Careil avait fait plus et mieux que de se rallier à la République: il avait collaboré à sa fondation. Déjà, dans les dernières années de l'Empire, il avait manifesté ses tendances libérales, par une candidature au conseil général du Calvados, et dans diverses conférences à Paris. Après le 4 septembre, il se solidarisa avec ceux qui essayaient d'établir un gouvernement régulier au milieu des ruines de la patrie; il servit M. Thiers et accepta une préfecture. Il était préfet de Seine-et-Marne quand le 24 mai 1873 l'obligea à quitter l'administration. Enfin, la constitution républicaine ayant été votée en 1875, M. Foucher de Careil fut envoyé au Sénat par le département de Seine-et-Marne dès les premières élections pour la Chambre-Haute, en janvier 1876.

Il a été réélu en 1882; il a été réélu récemment encore, on peut dire sans contestation. Dans l'intervalle, M. le comte Foucher de Careil avait représenté (de 1881 à 1883) la France à Vienne en qualité d'ambassadeur. Son nom, sa grande fortune, son savoir varié, sa compétence très répandue, son urbanité, avaient mis notre envoyé en très bonne posture à la cour si aristocratique et si exigeante d'Autriche-Hongrie.

M. EUGÈNE DELAPLANCHE

Dans notre numéro du 27 décembre dernier, nous donnions une des dernières et non des moins belles œuvres du grand artiste qui vient de mourir, le monument du cardinal Donnet élevé dans la basilique de Saint-André de Bordeaux. M. Eugène Delaplanche était gravement malade déjà à ce moment, et il ne lui a pas été donné d'assister à l'inauguration de ce magnifique monument. Peu de jours après, le 10 janvier, il mourait, et sa mort sera à jamais regrettée, car la France perd en lui un des hommes qui lui faisaient le plus d'honneur, un artiste qui à certaines heures de sa vie a été réellement inspiré.

Eugène Delaplanche était né en 1836. Sa carrière a été particulièrement laborieuse et rapide. Elève de Durer et de l'École des Beaux-Arts, il remporta, en 1858, le deuxième prix de Rome avec *Achille saisissant ses armes*, et, en 1861, le premier avec *Ulysse bandant l'arc que les prétendants n'ont pu ployer*. Il donna bientôt au Salon une série d'œuvres qui toutes furent récompensées, nous citerons entr'autres: *L'Enfant monté sur une tortue*, et *Ève après le péché*, qui figure aujourd'hui au musée du Luxembourg. Il travailla dès lors avec une infatigable ardeur. *La Musique*, *la Vierge au lys*, *le Message d'amour*, *Sainte-Agnès*, *l'Éducation maternelle*, mirent le sceau à sa réputation.

M. Eugène Delaplanche était officier de la Légion d'honneur.

LES GLACES DANS LA MER DU NORD

Un des plus pittoresques spectacles que l'on puisse imaginer est celui qu'offre en ce moment la mer du Nord et cela sur une très vaste étendue: à Ostende, notamment.

Devant la digue, à l'entrée du port, les glaçons se sont accumulés, depuis les froids de ces derniers temps, sur une surface énorme, sans se souder cependant.

Avant d'être venus échouer dans ces parages, ils ont été roulés par les cours d'eau qui aboutissent à la mer et dont la glace a été brisée. Presque tous sont couverts de neige, malgré le mouvement continu dont ils sont agités. L'eau sous cette couche de glaçons a une couleur indéfinissable, mais qui paraît sale par un effet de contraste avec la blancheur éblouissante de la neige. A deux ou trois cents mètres de la côte, le champ de glaçons s'arrête brusquement et la mer apparaît libre.

Mais ce qu'il y a de plus curieux encore et de plus saisissant, c'est la vue du vapeur anglais *Asthon*, qui se trouve pris dans ces glaçons tandis qu'à quelques mètres de lui, sur la mer libre, les chaloupes de pêche naviguent toutes voiles dehors.

1,500 FRANCS DE RENTE

A l'Hôtel-de-Ville. C'est un des gros guichets de souscription; ceux-là seuls qui peuvent acheter 1.500 francs de rentes, et au-dessus, passeront par ce guichet; une pancarte suspendue tout près de là ne laisse aucun doute à ce sujet.

Or, 1,500 francs de rentes représentent un capital de 16,225 francs, exigeant un versement immédiat de 7,500 francs, à raison de 15 francs pour 3 francs de rentes. En outre, à la répartition, qui devait se faire et qui a eu lieu en effet sauf liquidation ultérieure, quarante-huit heures après, nouvelle somme de 7,500 francs à verser. En tout, 15,000 francs.

Les personnages loqueteux qui figurent dans notre dessin n'ont vraiment pas l'air de capitalistes capables de déboursier 15,000 francs en si peu de temps. Pourtant, ils sont là, au meilleur rang. Arrivés longtemps avant la première lueur de l'aube, ils attendent. Qu'attendent-ils? L'ouverture du bienheureux guichet? Non pas! Ils n'ont pas des 750 louis à offrir comme cela au gouvernement. Ils attendent tout simplement l'arrivée d'un vrai souscripteur, d'un souscripteur pour de bon, à qui ils vendront leur place. Car ces hommes sont des marchands de places.

Assez lucratif, ce métier: il le serait davantage s'il n'y avait pas tant de mort-saison. Une place se vend 3 francs, 5 francs, voire 10 francs: cela dépend de

l'importance de la souscription, du plus ou moins de popularité de la valeur émise, de la température aussi.

Il y a deux ans, lors de l'émission des Bons de l'Exposition, les marchands de places,--des camelots, habituellement.--gagnèrent beaucoup d'argent. Un groupe de ces industriels s'était constitué en syndicat, à la porte du Crédit Foncier. Ils opéraient de la manière que voici: Au nombre d'une douzaine, ils stationnaient en tête de la queue. Deux ou trois rabatteurs amenaient le client, le *pante*, le *singe*: l'un et l'autre se disent. Ledit client payait, et le groupe l'admettait dans son sein, sans pour cela céder un pouce de terrain. Deux, trois, dix clients, quinze clients; et le groupe de marchands de places était toujours là, jouant des coudes, se moquant des réclamations, encaissant force écus de cent sous. On juge de la colère du vrai public; de cela, les marchands de places se souciaient aussi peu que possible. Il fallut, pour les faire déguerpir, l'intervention d'un brigadier de sergents de ville et de plusieurs agents. Mais ils partirent sans regrets; ils avaient «fait passer» de 100 à 150 personnes, et se partagèrent, par conséquent, de 500 à 750 fr.: une honnête journée, comme on voit.

Un conseil: Si jamais il vous arrive d'acheter une place à une queue de souscription, ne la payez que lorsque votre vendeur sera hors des rangs. Sous aucun prétexte, ne vous laissez introduire dans un groupe. Votre désir de souscrire suppose un portefeuille bien garni. Les camelots, j'en suis bien convaincu, sont tous, du premier au dernier, des gens d'une délicatesse infinie et d'une rigide probité. Mais enfin, il ne faut pas tenter le diable.

C. F.

L'EXPOSITION FRANÇAISE DE MOSCOU

L'Exposition française qui doit s'ouvrir à Moscou le 1/13 mai 1891 aura lieu dans un palais que le gouvernement russe a gracieusement concédé aux organisateurs.

Construit pour l'exposition nationale russe qui eut lieu à Moscou en 1872, il est la propriété personnelle du czar et fait partie du domaine de la couronne.

La restauration de ce palais, confiée par les constructeurs, MM. Pombla, à notre compatriote, M. Oscar Didio, ingénieur à Moscou, a été exécutée avec la plus grande rapidité.

Avec notre dessin sous les yeux, le lecteur se rendra compte aisément de l'importance des travaux exécutés, car, indépendamment du palais principal, une foule de pavillons et de constructions diverses ont été comme semés dans le beau jardin qui l'entoure. Nous mentionnerons surtout la grande halle vitrée des machines qui s'étend en bordure sur la droite de notre gravure: puis, en contournant le palais, nous trouvons successivement des restaurants, des montagnes russes, le théâtre, et tout à fait sur la gauche, le ballon captif, le réservoir d'eau, et, plus bas, le pavillon impérial affecté aux réceptions de la cour et aux fêtes qui seront organisées pendant la durée de l'Exposition.

On compte sur un grand succès à Moscou, mais tout n'est pas prêt encore, et l'échéance du 1er mai est proche. Un sérieux coup de collier est nécessaire.

E. F.

LES ALLIGATORS

La famille des crocodiliens se subdivise, on le sait, en plusieurs sous-genres: le crocodile, qui habite l'Égypte; le gavial, que l'on trouve dans l'Inde; le caïman et l'alligator, qui se rencontrent en Amérique; ce dernier plus particulièrement dans la Floride. Il s'y multiplie au point de devenir, de la part des gens de couleur de ce pays, l'objet d'un commerce curieux.

Montrons d'abord l'*Eden* de l'alligator. Une rive basse et marécageuse borde le fleuve à perte de vue; c'est là que sous le chaud soleil, dans l'alluvion vaseux, l'animal dépose ses œufs et qu'il dort immobile pendant des journées entières.

Mais un bruit vient tout à coup troubler sa quiétude; il relève la tête et aperçoit son ennemi naturel occupé à fouiller le sable pour chercher ses œufs. Une douce satisfaction se reflète sur la figure de l'homme, car la récolte s'annonce bien.

Déjà le chercheur d'œufs est parti avec son panier plein. L'alligator va pouvoir continuer à dormir en paix. Hélas non! car encore une fois le sable a crié sous des pas. Ils sont deux à présent, un vieux solide accompagné d'un plus jeune. Fuyons!...

Trop tard, le chemin du fleuve est coupé, les chasseurs d'alligators connaissent leur métier et vont manœuvrer habilement. Cerné de deux côtés, le malheureux animal est saisi par quatre bras robustes, vivement retourné sur le dos, le ventre en l'air, et, tandis que le vieux, assis sur lui, maintient vigoureusement la tête, son compagnon attache les deux mâchoires au moyen d'une liane.

Une dernière ressource lui restera, c'est de verser toutes les larmes que lui prête la fable pour essayer d'attendrir son bourreau. Peine inutile, la captivité dans une ménagerie foraine ou la mort l'attendent.

Sa progéniture du moins aura-t-elle un meilleur sort? Pas davantage, car c'est encore dans un but de commerce que l'homme prendra soin de ses œufs et les fera éclore.

Les petits qui en sortiront seront mis dans un seau transformé en aquarium et tous les matins portés à travers les rues jusqu'à ce que quelque petit garçon séduit par leur gentillesse achète l'un d'eux: il deviendra alors, peut-être, le singulier favori que nous vous voyons sur notre dessin.

Le petit garçon est nonchalamment assis devant le seuil de la maison, une jambe étendue, l'autre ramenée vers lui, tandis que son alligator familier est couché dans une pose d'abandon, frottant câlinement son gros et rude museau sur le genou de l'enfant. Singulier favori, en vérité, qui pourrait bien se transformer un beau jour en bête féroce. Heureusement, l'empailleur est là: pardon, le taxidermiste. La pipe à la bouche, ses lunettes de pseudo-savant sur le nez, celui-là aussi gagnera sa vie avec l'alligator. Il va leur rendre la vie, presque le mouvement, en les montant, dans les attitudes les plus diverses, sur des planchettes de bois, à la grande joie des amateurs et des enfants.



CHARME DANGEREUX

PAR

ANDRE THEURIET

Illustrations d'ÉMILE BAYARD

Suite. Voir nos numéros depuis le 13 décembre 1890.

La physionomie du petit port n'avait pas changé. Dans l'ombre de l'unique rue en pente, les femmes tricotaient, quîètement assises sur le seuil; les barques se balançaient comme autrefois le long de la jetée rocheuse; comme le mois passé, les bois d'oliviers baignés de soleil faisaient silence entre le port endormi et les vagues qui se brisaient contre le cap Saint-Hospice.

Mania s'arrêta en face du porche de l'hôtel Victoria:

--Tenez, reprit-elle, voici notre affaire... L'auberge est déserte et nous serons là comme chez nous.

Elle le précéda dans le raide escalier qui conduisait au premier étage et Jacques la suivit avec un serrement de cœur. L'hôtesse délurée et riieuse les accueillit dans la salle solitaire. Jacques tremblait qu'elle ne le reconnût, mais elle voyait passer tant de gens que leurs figures se brouillaient dans sa mémoire indifférente et elle ne parut pas se souvenir de lui.

--Bonjour, ma bonne femme, dit Mania, nous voudrions nous reposer un moment chez vous et y goûter tranquillement... A cette heure-ci vous ne devez pas avoir beaucoup de visiteurs?

--Malheureusement non, reprit l'hôtesse, nous n'avons guère de clients qu'à l'heure du déjeuner, et encore, aujourd'hui, il n'est, venu personne... C'est vous qui m'êtrennerez, monsieur et madame!

--Tâchez que nous ne soyons pas dérangés, reprit Jacques, et apportez-nous de quoi nous rafraîchir... Que pouvez-vous nous donner?

«Peu de chose, murmurait la bonne femme en s'excusant; les gens qui étaient venus la veille avaient tout dévoré.»--Elle apporta des biscuits, des mandarines et une bouteille d'Asti.

Jacques était honteux de ce maigre régal. Dans sa vanité de snob et d'amoureux, il aurait voulu offrir à cette grande dame autre chose que le vin et les fruits dont se contentaient les vulgaires clients de l'auberge, et il s'excusait plus encore que l'hôtesse. Mania, au contraire, était ravie; cela la changeait de l'ennui cérémonieux des *five o'clock* et donnait plus de saveur à son escapade; les mandarines décorées de leurs feuilles vertes et servies sur une nappe de grosse toile, le vin mousseux versé dans d'épais verres à côtes, sous les solives enfumées d'un cabaret, amusaient son caprice.

--De quoi vous plaignez-vous? s'écria-t-elle, ce sera charmant, cette dînette à l'auberge!

Quand l'hôtesse se fut retirée et qu'ils se trouvèrent seuls, Mme Liebling enleva son chapeau, se déganta, ouvrit la fenêtre toute grande, puis trempa ses lèvres dans son verre.

--Venez un peu ici, continua-t-elle en s'asseyant contre la barre d'appui de la croisée, et avouez qu'on y est bien mieux que sous la véranda du restaurant de la Réserve!...

Jacques se gardait de la contredire. L'épaule effleurée par l'épaule de Mania, le visage tout près de celui de la jeune femme, il respirait l'odeur d'œillet blanc qui parfumait ses vêtements, il s'en grisait et ne détachait plus ses yeux de ceux de sa voisine. Il avait chassé de son cœur les anciens souvenirs et les récents remords; il se disait que le monde entier pouvait s'évanouir, pourvu qu'il restât avec Mania à cette petite fenêtre, et que cette intimité délicieuse se prolongeât pendant des heures. Il n'osait plus bouger ni parler, de peur que le moindre mouvement, le plus faible murmure n'accélérait la fuite du temps qui lui était parcimonieusement mesuré.

--Oh! murmurait Mme Liebling, ces belles montagnes lilas, le vert profond de cette eau calme, ce port étroit avec ses rochers rouges et ses bois d'oliviers, quel endroit adorable! Si vous voulez me faire plaisir, vous me peindrez un jour ce petit coin avec la couleur qu'il a en ce moment, avec cette ombre violette qui s'avance sur la mer, et cette lumière rose qui se recule à mesure, comme pour nous rappeler le peu de durée de nos meilleures joies... oui, promettez-moi de me donner ce tableau... Je le regarderai avec un doux serrement de cœur plus tard... quand vous ne m'aimerez plus.

--Comment pouvez-vous parler de la sorte? s'exclama Jacques avec vivacité, je ne cesserai de vous aimer que lorsque je serai dans la terre.

--Oui, répliqua-t-elle en hochant la tête, ces choses-là se disent et même on les croit au moment où on les dit, mais la réalité est là avec sa prose... On n'est pas plus libre d'aimer que de désaimer.

--Vous vous trompez, protesta-t-il, je vous chérirai toute ma vie... Je vous le jure!

Elle haussa les épaules et un sourire désabusé lui courut sur les lèvres:

--Ne jurez pas, de peur d'être obligé de vous parjurer comme saint Pierre!... Nous ne nous appartenons pas plus que les heures ne nous appartiennent, et vous ne faites pas exception à la loi commune.

Il voulut se récrier, mais elle lui imposa silence en lui effleurant le bras de sa main fluette et allongée.

--Non, vous ne vous appartenez pas!... À chaque instant il y a un tiers entre vous et moi... Je m'en suis bien aperçue tout à l'heure encore, quand, au beau milieu de la promenade, vous êtes devenu tout à coup taciturne. Si vous êtes franc, avouez qu'à ce moment-là vous pensiez à une autre...

Il détourna la tête avec embarras, puis, dépité de se voir ainsi percé à jour, il murmura entre ses dents serrées:

--Vous savez pourtant bien que je suis devenu votre esclave!... Comment osez-vous suspecter un amour qui éclate dans le moindre de mes actes?... Ce serait plutôt moi qui aurais le droit de douter, moi à qui vous n'avez jamais dit franchement que vous m'aimiez!

--Pourquoi alors suis-je ici, je vous prie? demanda-t-elle avec un hautain pli des lèvres; pourquoi me suis-je fourvoyée avec vous dans ce cabaret de village?

Elle s'était éloignée de lui et, debout au milieu de la salle, elle le regardait ironiquement.

--Pourquoi? repartit-il, irrité à son tour et répondant à cette attitude dédaigneuse par un éclat de rudesse paysanne, pourquoi?... Peut-être pour vous amuser, ou satisfaire votre curiosité, en constatant avec quel aveuglement un naïf peut se laisser prendre aux caprices d'une coquette?...

Elle ressentit vivement la brutalité de ce coup de boutoir immérité, car elle était sincère à ce moment,--et des larmes lui montèrent aux yeux.

--Vous avez une singulière opinion de moi! murmura-t-elle.

Dès qu'il vit les paupières de Mania se mouiller, Jacques fut désarmé et son irritation tomba. Il alla vers elle, lui prit les mains, y appuya son front et balbutia humblement:

--Pardon! je suis un rustre et un sot!

--Non, dit-elle, tandis qu'un sourire rassérénait ses yeux humides, mais vous êtes pire, vous êtes méchant.

--Hélas! ce qui me rend mauvais, c'est justement parce que je vous aime trop... Vous me possédez à un degré que je ne saurais dire, et si vous me voyez parfois préoccupé, ce n'est point parce que j'en regrette une autre, c'est parce que je souffre de ne pas vous avoir tout à moi.

Elle le dévisagea un instant sans parler, puis elle s'approcha de la table, vida son verre de vin d'Asti, et, attendrie par cette entière soumission, elle lui tendit ses mains.

--Allons, reprit-elle, la paix est faite, vous m'appartenez, j'en prends acte, et d'abord je ne veux plus que vous doutiez de moi. Regardez mes yeux, ils n'ont jamais menti... Qu'y voyez-vous?

--Ils me grisent comme toujours, mais...

--Aveugle! n'y voyez-vous point que je vous aime? chuchota-t-elle de sa voix de sirène, en rapprochant son visage de celui de Jacques.

--Mania!..

Il la saisit dans ses bras et baisa ses yeux verts comme pour les empêcher de l'éblouir davantage, puis ses lèvres descendirent jusqu'à la bouche souriante de la jeune femme et s'y posèrent. Il était pris de vertige; il serrait convulsivement, sauvagement, contre sa poitrine ce corps souple qui s'abandonnait. Il couvrait de baisers fous les cheveux blonds, le cou blanc, la nuque frissonnante. Étourdi, il fermait les yeux et croyait savourer dans ses caresses toute la voluptueuse poésie du midi. Il y buvait la lumière, il y respirait les parfums de la terre de Provence, cette palpitante créature lui semblait incarner tout ce qu'il avait désiré, adorés depuis son arrivée à Nice.

--Encore!... encore! soupirait-il d'une voix étouffée, et il la baisait de nouveau.

Mania restait muette; elle se laissait caresser, seulement parfois ses lèvres fermées frémissaient en s'appuyant contre celles de Jacques, et c'était alors un délice qui le paralysait tout entier.--Au dehors, à travers son extase, il entendait comme en un rêve, très loin, des voix d'enfants sur la jetée ou un clapotement de rames dans le port...

Pendant ce temps, sur la route poussiéreuse de la Corniche, parmi les massifs de caroubiers tordant leur branches noueuses, le long des jardins tout roses de pêcheurs en fleurs, un landau découvert emportait Thérèse, la petite mère, Lechantre et Christine.

Après le départ de Jacques, Francis avait demandé aux trois femmes où elles désiraient se promener, et les voyant indécises:

--Je suis sûr, s'était-il écrié, que Mme Moret et Christine ne connaissent pas le cap Ferrât... S'il n'y a point d'opposition, je propose d'en faire le tour et de descendre jusqu'à Saint-Jean...

Il n'y eut pas d'opposition; la maman Moret s'en rapportait à M. Lechantre, Christine était indifférente; quant à Thérèse, le choix de cette promenade la touchait tout particulièrement. Saint-Jean réveillait en elle le souvenir de sa dernière excursion avec Jacques, et un mélancolique désir la prenait de revoir ces chemins où elle avait laissé des lambeaux de son bonheur.

Le landau avait gravi la route de Montboron, puis dépassé Villefranche. La petite mère, joyeuse comme un enfant, n'en finissait pas de s'émerveiller à la vue des buissons de roses et des arbres fruitiers déjà en boutons.

--Sont-ils heureux, les gens de ce pays-ci! s'exclamait-elle, leurs pêcheurs sont déjà fleuris, tandis que les nôtres grelottent encore... Quand je conterai ça à Rochetaillée, personne ne voudra me croire.

--Oui, madame Moret, ajoutait gaiement Lechantre, c'est un climat exceptionnel... Après avoir mis Adam à la porte, le Père Eternel s'est attendri un brin, et il a transporté ici un petit morceau du Paradis terrestre, afin que nous puissions juger de toutes les bonnes choses que nous avons perdues par la faute de notre mère Ève.

--Vous me direz ce que vous voudrez, reprenait dédaigneusement Christine, toute cette précocité n'est pas naturelle, et les gens d'ici sont trop vains de la beauté de leur pays; aussi Dieu leur envoie-t-il des tremblements de terre pour leur rappeler que ce bas-monde n'est pas un lieu de délices.

--Amen! répliquait Francis; vous avez tout de même, Christine, une drôle de façon de concevoir les bontés de la Providence...

Thérèse souriait distraitement, sans se mêler à la conversation. Les yeux grand ouverts, elle contemplait les montagnes baignées de lumière; la mer bleue, glacée d'argent comme une immense étoffe de satin; les découpures de la côte où la brise, d'un seul souffle, blanchissait les feuilles retroussées des oliviers, et elle se rappelait les plus minimes détails de la journée passée à Saint-Jean avec Jacques.--En ce temps-là, il ne mentait pas encore, il se trouvait heureux près d'elle, et il le lui répétait tendrement sous les citronniers du verger, où fleurissaient des champs de juliennes. Trois semaines s'étaient écoulées à peine... Par quelle fatalité son cœur avait-il si promptement changé? Les géraniums de la haie fleuraient encore, les juliennes blanches, là-bas, répandaient toujours leur parfum de girofle, et, moins durables que de brèves fleurs, l'amour de Jacques n'était déjà plus qu'un souvenir, une illusion flottant dans le passé comme l'ombre d'une aile d'oiseau sur la mer... Et, tandis qu'elle revisitait seule les sentiers où ils avaient cheminé côte à côte, tandis qu'elle respirait seule le parfum amer des joies irretrouvables d'autrefois, où était-il, lui, l'ami de son enfance, l'homme auquel elle avait si ingénument enchaîné sa vie, et qui lui avait promis de l'aimer dans les bons comme dans les mauvais jours?... Ah! elle n'avait même plus la faculté de s'abuser, elle ne savait que trop à quelle occupation il employait les heures qu'il lui dérobait. Un affreux pressentiment lui disait qu'à ce même instant Jacques était sans doute absorbé par sa passion pour Mme Liebling. Peut-être était-il près d'elle!...

Peut-être lui répétait-il les mêmes phrases tendres, les mêmes serments de fidélité dont les vergers de Saint-Jacques gardaient encore le vibrant souvenir?... Car l'amour n'a pas deux langages, et, si les cœurs changent, les mots qui expriment la tendresse restent invariables!... A cette pensée, dans sa poitrine, un flot de jalousie roulait âcre et trouble comme la vague d'une marée montante; muette, les lèvres serrées, les yeux brûlants, elle regardait machinalement le chemin sablonneux où le landau marchait au pas, le long de la mer éblouissante.

Quand on fut en vue de Saint-Jean, le cocher demanda s'il devait pousser jusqu'au village.

--Oui, certainement! s'écria Thérèse, désireuse d'accomplir jusqu'au bout son douloureux pèlerinage.

On arriva à l'entrée du hameau. Le cocher fit tourner son landau à l'endroit où les voitures s'arrêtent d'ordinaire et les promeneurs descendirent.

Près du carrefour, dans un coin ombreux, une voiture de maître stationnait déjà, montrant ses coussins capitonnés de soie blanche, sa caisse élégante au vernis brillant, aux panneaux timbrés d'un tortil et de deux initiales enlacées. Devant les chevaux qui secouaient leurs harnais scintillants et leurs

gourmettes décorées de roses, un cocher en livrée bleue fumait nonchalamment.

--Je crois, mesdames, dit Lechantre, que nous ferons bien de pousser jusqu'au port... Il y a là une auberge où nous pourrions nous rafraîchir.

Thérèse, restée en arrière, examinait attentivement le luxueux équipage aux portières armoriées, et s'approchait pour déchiffrer le monogramme peint sur le panneau brun.--Les deux majuscules entrelacées sous un tortil de baron figuraient un M et un L.--Une rougeur lui monta aux joues et un horrible soupçon lui martela le cerveau.

--Venez-vous, Thérèse? dit Lechantre.

Redevenue très pâle, les yeux d'un noir d'encre, les sourcils rejoints, elle suivit docilement le groupe qui descendait déjà la rue étroite. Quand on atteignit l'hôtel Victoria, Lechantre fit halte, entrebâilla la porte du rez-de-chaussée, et ne trouvant personne:

--Attendez-moi, murmura-t-il, je vais voir la-haut si je puis y dénicher quelqu'un.

Il grimpa le raide escalier du premier étage, ouvrit brusquement la porte de la salle, reconnut d'un clin d'œil Jacques et Mania causant très près l'un de l'autre, et, refermant plus vite encore l'huis entrebâillé tandis que les deux amoureux se retournaient ébaubis, il dégringola précipitamment... Trop tard! Thérèse était sur ses talons et gravissait l'escalier à son tour.

--Ne montez pas, chuchota-t-il, c'est plein de cocottes... Vous y seriez déplacée, vous et Christine!

Mais elle ne l'écoutait pas; l'écartant de la main, elle continuait son ascension. Une fois sur le palier, elle poussa de nouveau la porte et, pâle comme un spectre, alla droit aux deux coupables qui s'étaient levés effarés.

Mania, néanmoins, avait repris rapidement son sang-froid. Sa lèvre hautaine se crispa. Jugeant sans doute Thérèse d'après elle, et s'attendant à quelque violence, elle reculait instinctivement.

--Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-elle.

--Ne craignez rien, madame, répliqua sarcastiquement Thérèse; je n'ai nulle envie d'interrompre votre galante conversation... J'ai voulu simplement m'assurer d'une chose dont je me doutais... Maintenant je suis fixée. Il n'y a plus rien de commun entre votre amant et moi et vous pouvez le garder tant qu'il vous plaira.

Sans même lever les yeux sur Jacques, elle tourna les talons, redescendit, et s'adressant à Francis qui était restait anxieux au milieu de l'escalier et qui avait peine à dissimuler ses craintes:

--Vous aviez raison, M. Lechantre, dit-elle d'une voix très calme, nous serions là-haut en trop mauvaise compagnie... Re conduisez-nous à notre voiture!

XIV

Jacques et Mania étaient restés face à face, consternés par cette intrusion inattendue. Le peintre, absolument abasourdi et comprenant que, de toute façon, l'incident ne pouvait avoir que des suites désastreuses, n'osait plus regarder Mme Liebling. Pendant une longue minute tous deux demeurèrent muets. Ils entendirent la voix âpre de Thérèse monter jusqu'à eux, puis Lechantre engager les trois femmes à regagner la voiture.--Mania, pâle, les dents serrées, se sentait dans l'impossibilité d'articuler une parole. Le dépit et la honte la suffoquaient; elle se rendait compte du rôle humiliant qu'elle venait de jouer dans cette aventure et tout son orgueil se révoltait.--Si, comme cela était probable, Thérèse, obéissant à ses rancunes de femme outragée, ne reculait pas devant un scandale et si les détails de cet esclandre étaient publiés par elle ou par Lechantre, quelles risées et quels commentaires peu charitables dans la colonie étrangère de Nice! Mania se voyait déjà en proie aux railleries des gens de son monde et, qui sait? aux odieuses plaisanteries des petits journaux du crû... C'était bien la peine d'avoir résisté jusqu'alors aux entraînements du milieu corrompu dans lequel elle vivait, d'avoir tenu les adorateurs à distance et de s'être fait une réputation d'inattaquable respectabilité, pour que tout cet effort vint aboutir à un aussi piteux naufrage:-- une intrigue avec un peintre marié à une petite bourgeoise, et l'intervention de la femme légitime surprenant les coupables dans une misérable auberge!... Y

avait-il rien de plus ridicule?--A la pensée de cette histoire colportée dans le salon de la princesse Koloubine et arrivant aux oreilles du baron Liebling, Mania était secouée par un frisson de dégoût, et la colère donnait à ses yeux des lueurs fulgurantes.

Jacques lisait sur sa figure contractée les cruelles appréhensions qui la torturaient. Il aurait voulu exprimer tout le chagrin qu'il ressentait, en se jetant aux pieds de Mme Liebling et en la suppliant de lui pardonner cette humiliation involontairement infligée; mais, en ce moment de désarroi, il lui était impossible de trouver des mots assez délicats pour traduire ses regrets et, craignant d'irriter encore la plaie en y appuyant maladroitement le doigt, il restait décontenancé et silencieux.

Tout à coup, Mania prit son chapeau et se recoiffa rageusement. Elle cherchait vainement à renouer son voile; ses mains étaient agitées par un tel tremblement qu'elle ne pouvait y réussir. Elle arracha le morceau de tulle, le tordit dans ses doigts et le déchira, puis elle ramassa ses gants et se dirigea vers la porte.

--Vous voulez partir? murmura péniblement Jacques en essayant de lui barrer le chemin.

--Oui, dit-elle d'une voix altérée, je ne suppose pas que vous ayez l'intention de m'en empêcher? Laissez-moi passer... Je me trouverais mal si je restais une minute de plus ici... Oh! ajouta-t-elle en se regantant nerveusement, pourquoi y suis-je venue? Pourquoi me suis-je exposée à cette avanie?... Moi qui me glorifiais de ma réputation intacte, me voilà bien punie de mon orgueil!... Quand je pense que tout à l'heure j'ai été traitée comme la dernière des filles... Oh! non, non... jamais je n'ai souffert ce que je souffre!...

Les sanglots l'étouffaient. Elle fut obligée de s'asseoir, et, les coudes sur la table, le front dans les mains, elle demeura un instant haletante. Sa poitrine se soulevait, sa gorge se gonflait; elle se laissait aller à de brusques mouvements de désespoir, et sa tête s'agitait convulsivement.

--Mania! s'exclama Jacques, s'agenouillant près d'elle, ne partez pas dans cet état... Ne vous désolerez pas... Me voici à vos pieds, à vos ordres pour réparer le mal que je vous cause...

--Donnez-moi un verre d'eau!

Il obéit et remplit un verre qu'elle but d'un trait. Peu à peu la crise nerveuse qui la secouait se termina par l'ordinaire détente: les larmes! Mania pleura, et Jacques essaya de la calmer en lui répétant qu'il l'aimait, en maudissant la fatalité qui faisait porter de si douloureux fruits à sa tendresse.

--Je voudrais tant vous consoler! s'exclama-t-il, je donnerais le sang de mon cœur pour guérir votre peine... Parlez, que puis-je faire pour empêcher vos larmes de couler?

--Rien, répondit-elle en secouant la tête, le mal est irréparable. Laissez-moi... Courez retrouver votre femme, raccommodez-vous avec elle, et redevenez ce que vous n'auriez jamais dû cesser d'être, un mari fidèle et docile...

Elle avait prononcé ces mots avec conviction, sans la moindre arrière-pensée ironique; mais, pour surexciter la passion de Jacques, elle n'eût pu se servir d'un moyen plus efficace. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il rejetât sur Thérèse tout l'odieux de cette scène et pour que l'idée de renoncer à Mme Liebling l'exaspérât:

--Me croyez-vous, répliqua-t-il, assez lâche pour vous abandonner après vous avoir compromise?

--Vous me compromettez bien plus encore, si cette déplorable aventure aboutit à un scandale... Quittons-nous et ne nous revoyons jamais! je n'avais que trop raison quand je vous disais que vous ne vous apparteniez pas... Notre tort à tous deux est de l'avoir oublié un instant.

--Je vous prouverai que je suis maître de ma personne et je vous jure bien que cette incartade n'aura aucune suite fâcheuse!

Un sourire sceptique effleura les lèvres de Mania.

--Vous vous abusez étrangement si vous supposez que Mme Moret se résignera au rôle d'épouse sacrifiée... Mais soit, j'admets qu'elle passe l'éponge sur vos méfaits actuels; croyez-vous qu'elle se montrera plus tard d'aussi bonne composition?... Vous vivrez dans de continuelles transes, et moi, je serai

constamment sous le coup d'un nouvel éclat... Grand merci! L'algarade de tantôt me suffit!

Jacques eut un geste d'impatience et de colère.

--Non, poursuivit Mme Liebling, il faut nous quitter... et cela aussi bien pour mon repos que dans l'intérêt de votre avenir... Souvenez-vous de ce que je vous disais à la villa Endymion: «Une mauvaise fée m'a jeté un sort, et je suis destinée à faire souffrir ceux qui m'aiment le mieux...» Cela s'est vérifié déjà, tenons-nous-en à cette première expérience... Adieu!

Elle s'était levée et se dirigeait vers la porte. Mais Jacques ne l'entendait pas ainsi. La vue de Mania si adorable à travers ses larmes, les obstacles mêmes qu'elle venait de lui faire pressentir, l'enflammaient davantage et le poussaient à tout sacrifier pour s'assurer la possession de celle dont il ne pouvait envisager l'abandon sans une atroce douleur.

--Je ne vous laisserai point partir! protesta-t-il en lui saisissant les mains... Vous parlez de souffrances?... Mais vous ne pouvez concevoir combien je serais misérable si je vous savais perdue pour moi!... Maintenant que je vous ai serrée dans mes bras, j'ai besoin de vous comme de l'air que je respire... Vous êtes tout l'intérêt et toute la passion de ma vie... Que m'importent mon art et l'avenir, si je ne vous ai plus? Que m'importe le monde, si je ne vous y retrouve plus?... Je vous appartiens et, si, vous me quittez, c'est fini de moi!

Elle lui jeta un pénétrant regard, le jugea profondément épris et sincère et, gagnée elle-même par la flamme qui brûlait en lui, elle repartit avec une exaltation hautaine:

--Certes, je crois que vous m'aimez... Mais, si vous voulez que je vous aime, il faut que vous m'apparteniez autrement qu'en paroles... Plus de partage... Ou moi ou l'autre... Choisissez!

--Vous, murmura-t-il subjugué, mais vous tout entière!

--Soit, reprit-elle en lui serrant violemment les mains; seulement je veux être assurée contre le retour possible de scènes pareilles à celle de tout à l'heure. Personne ne doit avoir de droits sur vous que moi... Me donnant librement, j'exige que vous vous rendiez complètement libre... Le pourrez-vous?

Cette interrogation, qui semblait mettre en doute sa force de volonté, acheva chez Jacques ce que le magnétisant regard de Mania avait commencé. Il releva ce défi jeté à son énergie virile, et s'écria impétueusement:

--Demain, je serai libre!

Comme pour sceller sa promesse, il voulut reprendre Mme Liebling dans ses bras et boire de nouveau sur ses lèvres l'oubli de ce passé dont il allait se détacher, mais elle se dégagea vivement, et le tenant à distance:

--Non, dit-elle d'une voix ferme et caressante en même temps, quand vous aurez rompu vos liens, je vous rendrai mes lèvres... Pas avant!... Maintenant partons.

Tandis qu'elle descendait l'escalier, Jacques prenait congé de l'hôtesse. Il rejoignit Mania à vingt pas du landau. Le cocher, en voyant revenir sa maîtresse, avait tourné les chevaux dans la direction de Villefranche et ouvert la portière.

--Adieu! murmura la jeune femme en serrant la main de Jacques, rappelez-vous ce que vous m'avez promis, et ne revenez chez moi que lorsque vous pourrez y rentrer sans scrupule.

--Vous m'y verrez dès demain!

--Croyez-vous? répliqua-t-elle avec son ironie coutumière, je ne pense pas que les choses aillent si vite, et je vous donne jusqu'à samedi... Samedi, je serai seule, et je vous attendrai à six heures...

Elle sauta légèrement dans le landau. Tandis que les chevaux prenaient le trot elle se retourna encore vers Jacques, et ses yeux semblèrent lui crier:

--Souvenez-vous!

Dès que la voiture eut disparu, le peintre regagna la station de Beaulieu par le raccourci qui longe le rivage. Son retour avec Thérèse par le même sentier avait eu lieu trop récemment pour que le souvenir de cette nocturne promenade ne se représentât pas à son esprit. Néanmoins cette résonance du

passé ne réussit ni à toucher son cœur ni à amortir sa passion. Il frissonnait d'amour rien qu'en se rappelant la saveur des lèvres de Mania, et il ne pensait qu'avec irritation à ces délices interrompues par la brusque apparition de Thérèse.--Par quel hasard maudit ou par quelle préméditation agressive avait-elle choisi pour but de promenade ce village de Saint-Jean? Lechantre seul pouvait lui donner l'explication de cette malencontreuse fantaisie, et il résolut d'aller la lui demander sur-le-champ. D'après ce que lui apprendrait le paysagiste, il dresserait un plan de conduite et chercherait le moyen le plus sûr d'arriver à une séparation, sans éclat. Il désirait rompre sans retard; il était las de biaiser et de mentir, il voulait sortir à tout prix de cette situation équivoque. Pourquoi, d'ailleurs, se laisserait-il arrêter par des considérations sentimentales ou des scrupules de fausse délicatesse? Thérèse n'avait-elle pas la première manifesté des intentions hostiles? Ne lui avait-elle pas nettement déclaré qu'elle se détachait de lui?... Elle serait mal venue, maintenant, à s'étonner de ce qu'il la prenait au mot.--Toutes ces réflexions lui montaient impétueusement au cerveau avec des soubresauts pareils à ceux d'un liquide qui entre en ébullition. Puis, dans des intervalles d'accalmie, à l'aspect de cette paisible côte de Beaulieu où les ombres du couchant s'allongeaient déjà, il songeait aux rapides changements qui s'étaient opérés dans sa vie depuis la soirée où il avait pour la première fois suivi ce sentier. Quand il y était venu, quelques semaines auparavant, l'amour de Mania se remuait à peine en lui comme le germe dans la semence. Il ne l'envisageait que comme une romanesque hypothèse, un château en Espagne doucement chimérique. Il n'en considérait que les lignes aimables, les vaporeux contours et les sommets idéalement éclairés. Si on lui eût dit alors que, pour réaliser ce rêve séduisant, pour asseoir en terre ferme ce château aérien, il lui faudrait oublier la foi jurée, tromper une femme qui se reposait sur sa loyauté, mentir à toute heure et, finalement, rompre avec tout son passé, certes, il se fut récrié, il aurait déclaré la chose indigne de lui... Et pourtant un mois s'était écoulé à peine; les mêmes géraniums qui avaient frôlé la robe de Thérèse poussaient encore dans le chemin leurs tiges fleuries, et toutes ces suppositions qui lui avaient paru inadmissibles étaient devenues la réalité. Il avait suffi d'une première faiblesse, d'une abdication momentanée de sa volonté, pour que des actes irréparables se succédassent fatalement les uns aux autres, comme ces générations d'insectes dont on ne peut plus arrêter la fécondité...

En sortant de la gare, Jacques se fit conduire au port Lympia. A peine eut-il mis le pied sur la passerelle de l'*Hébé*, qu'il aperçut Lechantre se promenant sur le pont d'un air soucieux. Le paysagiste agita les bras et courut au-devant de son élève:

--Je t'attendais, dit-il laconiquement.

Il quitta le yacht et entraîna Jacques vers la partie la plus déserte du quai.

--Mon cher, poursuivit-il, je suis désolé de ce qui est arrivé... C'est moi qui, sans penser à mal, ai emmené ces dames à Saint-Jean... Mais aussi pourquoi diable ne me prévenais-tu pas? Quand on commet d'aussi dangereuses sottises, c'est bien le moins qu'on en avise ses amis... Pouvais-je prévoir que tu choisirais une salle d'auberge pour y donner tes rendez-vous?

--D'abord je n'en savais rien moi-même... Enfin le mal est fait et il s'agit maintenant de prendre une résolution... Où est Thérèse?

--Je viens de la reconduire chez toi avec ta mère et ta sœur.

--Que vous a-t-elle dit?

--Absolument rien... Devant Mme Moret et Christine elle a jugé naturellement à propos de se taire. Elle a même affecté pendant le trajet une sérénité que j'admirais, mais qui me serrait le cœur, car, telle que je la connais, elle a dû souffrir atrocement... Ah! c'est une vaillante, celle-là, et les belles dames que tu fréquentes ne lui vont pas à la cheville!

Jacques eut un geste d'impatience.

--Fâche-toi tant que tu voudras, tu ne m'empêcheras pas de te parler net... Mon garçon, je comprends tous les emballements... Je les comprends d'autant mieux que moi-même, malgré mon âge, je suis toqué de cette friponne de Peppina qui me mène par le bout du nez; mais moi, du moins, je suis célibataire, tandis que tu es marié à une respectable et adorable femme... Et puis, sacrédié, il y a un terme à toutes les folies!... Si tu as été grisé par ton Autrichienne, l'aventure de tantôt a dû vous jeter à tous deux un joli seau d'eau sur la tête. Comment vas-tu te tirer du pot au noir dans lequel tu barbotes? Es-tu venu me trouver pour que je te donne un coup d'épaule et un bon avis?... En ce cas, écoute-moi: tu n'as qu'un parti à prendre... Va rejoindre Thérèse, jette-toi à ses pieds et humilie-

toi; puis, dès demain, file sur Paris avec toute ta famille. D'abord ta femme te tiendra rigueur, et dame, après ce qui s'est passé, elle en a bien le droit; mais elle t'aime, au fond, et quand vous serez loin d'ici, quand elle aura constaté ton repentir et ta ferme résolution de ne plus pécher, elle trouvera encore dans son cœur assez de tendresse pour te pardonner... Ça y est-il et dois-je l'aller préparer à ta visite?

--Non, répondit Jacques violemment, c'est impossible!... Je connais Thérèse, elle m'a condamné dans son esprit et elle restera inflexible... D'ailleurs, se laissât-elle fléchir, il serait trop tard... Je suis amoureux de Mania et j'ai lié ma vie à la sienne.

Toi! se récria Lechantre en haussant les épaules, toi, Jacques Moret, fils d'un cultivateur de Rochetaillée, peintre de ton métier et l'espoir de l'école française, tu prétends enchaîner ta vie à celle de cette grande dame nomade, qui était hier à Vienne, et qui sera demain à Florence ou à Naples?... Ah! elle est bien bonne!... Innocent! c'est comme si tu voulais lier intimité avec l'eau d'un torrent ou avec le vent qui passe!... Parce qu'elle a bien voulu t'honorer de ses faveurs, tu t'imagines qu'elle va se considérer comme engagée dans des liens indissolubles!... Mais, mon pauvre garçon, il n'y a rien de commun entre toi et elle. Tout vous sépare: la naissance, l'éducation et le milieu. En ce moment tu amuses sa curiosité et sa vanité: elle n'est pas fâchée de se payer pour amant un peintre en renom et de vérifier si les artistes font l'amour autrement que les grands seigneurs. Seulement, quand son caprice sera satisfait, elle te lâchera comme un article qui a cessé de plaire. Elle te remplacera par une nouvelle fantaisie et un beau matin elle partira pour des pays inconnus... Ah! malheureux, ces grandes coquettes-là sont les pires femmes auxquelles on puisse s'attacher... Si tu prends ta baronne au sérieux, tu n'es pas au bout de tes peines et tu t'apprêtes de la misère pour le restant de tes jours!

--Possible... J'ai déjà souffert par elle et je prévois qu'elle me fera souffrir encore, car elle est violente et fantasque... Mais, dussé-je endurer mille peines plus cruelles, je persisterais dans ma folie, parce qu'un instant de bonheur auprès de Mania rachète des journées d'angoisse... Parce que je l'aime enfin!

Sacrebleu! s'exclama Lechantre furieux, qu'a-t-elle donc de si extraordinaire? Quel philtre t'a-t-elle fait boire pour te mettre dans cet état d'insanité?... Je l'ai vue, moi, cette Mania, et elle ne m'a nullement ébaubi. Un nez trop court, des pommettes saillantes, des yeux de chat sauvage et un sourire traître... Ma parole d'honneur, voilà bien de quoi se monter le coup! J'en suis encore à me demander pourquoi tu la préfères à Thérèse, qui est charmante et qui a des lignes d'une beauté!...

Pourquoi?... Comment pouvez-vous m'adresser de pareilles questions?... Pourquoi? Mais je vous l'ai déjà dit, parce qu'elle ne ressemble en rien à Thérèse. Elle a pris dans mon cœur une place jusque-là inoccupée... Thérèse est la sagesse et la pureté en personne, mais Mania est la passion même avec tous ses enchantements. Elle a donné à mon esprit et à ma chair des émotions non encore éprouvées; elle a ouvert mes yeux sur un monde qu'ils n'avaient jamais entrevu qu'en rêve. Elle exerce sur moi une séduction pareille à celle de ce pays-ci, une séduction où les sens ont autant de part que l'âme et où cependant il n'entre rien de grossier ni de brutal, où tout est rare et exquis. En un mot comme en cent, elle me possède et je suis prêt à tout quitter pour la suivre.

A mesure que Jacques parlait, la joviale figure de Lechantre se rembrunissait et exprimait une consternation indignée.

--Ce que je vous dis vous scandalise? ajouta l'artiste d'un air de bravade.

--Non pas, ça me dégoûte seulement! répondit Francis; tes effusions me rappellent les confidences de certains camarades, qui étaient comme toi très ensorcelés par une femme, et qui en ont pâti... Je reconnais les mêmes raisonnements, et cette ressemblance m'amène à conclure que ton caractère n'est pas à la hauteur de ton talent... Mon garçon, tu dérailles... Je ne m'esquinterai pas à te faire de la morale, je sais à quel point c'est inutile... Mais, puisque tu repousses toute tentative de réconciliation, que veux-tu de moi et quels sont tes projets?

--Avant tout, je veux éviter un éclat qui serait désastreux pour tout le monde... Maman et Christine partent après-demain matin et il est inutile que leur départ soit attristé par des scènes pénibles. Il faut qu'elles s'en retournent à Paris avec la conviction que nous sommes toujours heureux ici... Après... après, répéta Jacques avec un invincible serrement de cœur, Thérèse et moi nous reprendrons mutuellement notre liberté. Elle a assez de fortune pour vivre

indépendante, et si elle désire retourner au Prieuré, je n'y mettrai aucune opposition. Soyez assez bon pour me servir d'intermédiaire auprès d'elle. Dites-lui que la seule grâce que je lui demande, c'est de dissimuler jusqu'au départ de maman... mais ne lui laissez pas ignorer ma résolution de recouvrer ensuite ma pleine et entière liberté d'action.

--C'est ton dernier mot?

--Oui.

--Tu es un misérable inconscient, et tout autre que moi t'abandonnerait à tes sottises!... Mais il y a d'autres intérêts en jeu que les tiens et je suis le seul qui puisse m'entremettre pour amortir le coup que ton égoïsme et ta folie vont porter à ceux qui t'aiment. J'accepte donc la mission, si désagréable quelle soit... Va m'attendre sur le boulevard Dubouchage; je t'y rejoindrai dès que j'aurai vu Thérèse...

Il héla un cocher qui passait et se fit conduire rue Carabacel, tandis que Jacques gagnait à pied le boulevard.

Lechantre trouva Thérèse dans le salon sans lumière. Christine et Mme Moret s'étaient retirées dans leur chambre pour commencer les préparatifs du départ et la jeune femme, étendue dans un fauteuil, les yeux brûlants, la tête enfiévrée, regardait machinalement le jardinet s'enténébrer peu à peu. Le paysagiste lui serra silencieusement la main et l'entraîna sur le perron.

--Jacques est près d'ici, commença-t-il, je le quitte à l'instant... Il m'a chargé de venir vous parler.

--Que me veut-il encore? demanda-t-elle d'un ton âpre; s'il espère me toucher par de nouvelles scènes hypocrites, prévenez-le qu'il perd son temps... Je suis fixée maintenant sur la sincérité de ses désespoirs et la facilité de ses parjures... Ma crédulité est à bout.

--Il ne s'agit malheureusement de rien de pareil, repartit Francis; Jacques a le sentiment de ses torts et il reconnaît que vous avez le droit de vous montrer implacable... Il vous supplie seulement d'éviter un éclat et de ne rompre ouvertement avec lui qu'après le départ de sa mère et de sa sœur.

Thérèse se mordit les lèvres pour comprimer un sanglot. En dépit de sa légitime indignation, à la vue de Lechantre, elle avait espéré qu'il venait lui apporter des paroles de repentir et que Jacques essaierait une dernière fois de rentrer en grâce. L'injurieuse indifférence avec laquelle ce mari infidèle supportait l'idée d'une séparation imminente acheva de lui ulcérer le cœur.

--Ah! murmura-t-elle avec amertume, il craint un éclat!... Il a peur pour la réputation de sa maîtresse... Vous pouvez le rassurer; j'ai trop souci de ma dignité pour ébruiter son aventure. Le scandale me répugne autant que la trahison et personne ne saura que j'ai surpris mon mari avec cette femme, dans une chambre d'auberge. Je me tairai comme je me suis tue jusqu'à présent... Je pousserai même l'indulgence... ou le mépris, comme vous voudrez, jusqu'à lui faire bon visage en présence de sa mère et de Christine.

--Je reconnais la votre grand cœur et votre force d'âme, Thérèse, mais, si vous m'en croyez, vous vous montrerez encore plus magnanime... Jacques est affolé en ce moment; non seulement il compromet son caractère dans cette aventure, mais il risque d'y perdre ses meilleures qualités d'artiste et de gâcher sa vie... Or, vous qui êtes la plus forte, vous devez être aussi la plus généreuse... oh! ajouta-t-il en répondant à un véhément geste de dénégation de la jeune femme, je ne vous demande pas de pardonner sur-le-champ!... mais un jour, quand il aura pâti de sa sottise, ce qui ne tardera guère, promettez-moi de ne pas vous montrer implacable.

--Monsieur Lechantre, répliqua Thérèse en lui posant sur la main sa main glacée, ne me parlez point de pardon... Je ne suis pas une pâte à martyre et je ne sais pas me résigner... Dès les premiers soupçons qui m'ont tourmentée, j'ai prévenu votre ami... Une fois que mon cœur s'est fermé, il ne se rouvre plus. Je vous promettrais d'oublier, que je mentirais... Non, je veux rester sincère avec les autres comme avec moi-même et c'est pourquoi je vous le déclare nettement ce soir, je ne pardonnerai pas... Je dissimulerai jusqu'au départ de Mme Moret... N'exigez pas davantage.

--Et après, ma pauvre enfant, quand vous resterez face à face avec Jacques?

--Après? murmura-t-elle avec un accent navrant, il n'y aura rien «après». Des ce soir, je commencerai mes malles... J'ai un bon prétexte pour m'éloigner sans esclandre... Ayant déjà servi de chaperon à Mme Moret et à Christine, il est

tout simple que je les accompagne encore. Je les reconduirai à Paris, mais je ne rentrerai plus à Nice... Oh! non, s'exclama-t-elle, je ne reviendrai plus dans cette misérable ville!... J'y ai trop souffert... Vous pouvez en informer votre ami... Cela lui procurera sans doute un agréable soulagement!...

Elle continuait de parler avec une sarcastique âpreté; mais dans ses yeux étincelants on devinait des larmes sur le point de jaillir et Lechantre se sentait lui-même gagné par l'émotion.

--Une fois à Paris, demanda-t-il, comptez-vous rester près de Mme Moret?

--Non, répondit-elle résolument, cela ne serait pas possible; je trouverai un prétexte pour m'éloigner... Je retournerai à Rochetaillée et je redeviendrai une paysanne. C'était mon lot, voyez-vous, et je n'étais pas faite pour vivre ailleurs. Ah! mon pauvre Prieuré, pourquoi n'y suis-je pas restée avec mes préjugés et mes illusions?...

En dépit de ses efforts, les larmes rebelles s'échappèrent; mais elle eut honte de montrer sa faiblesse. Reprise d'un accès de fierté, elle s'essuya les yeux avec dépit, et tendant la main au paysagiste:

--A tout à l'heure, n'est-ce pas? balbutia-t-elle, vous viendrez dîner avec nous!

Puis elle rentra précipitamment dans le salon et disparut.

Lechantre quitta le jardin et alla rejoindre Jacques qui piétinait, inquiet, sur le trottoir du boulevard. Il lui rendit compte du résultat de son entrevue et lui annonça les résolutions prises par Thérèse.

--Tu es une brute, ajouta-t-il, et ta femme est un ange...

Bien que les progrès de sa passion eussent singulièrement endurci sa sensibilité et développé son indifférence pour tout ce qui ne se rapportait point à Mania, le peintre frissonna en apprenant l'imminence de ce déchirement qu'il avait provoqué. La rapidité avec laquelle se précipitaient les événements, et la décision énergique de Thérèse l'accablaient de confusion en même temps qu'elles remuaient en lui un mélange de regrets et de remords. Lorsqu'il rentra en compagnie de son ami dans le salon de la rue Carabacel et qu'il revit, à la lumière assourdie des lampes, à côté de la petite mère et de Christine, l'épouse qu'il venait d'offenser si grièvement, une rougeur lui monta au front et il lui fut impossible de dissimuler son malaise.--Thérèse avait eu le temps d'effacer la trace de ses larmes et de se composer une physionomie impassible. Elle reçut son mari avec cette gravité calme sous laquelle, depuis quelques semaines, elle déguisait les agitations de son âme; mais l'apparente sérénité de cet accueil, loin de diminuer la gêne de Jacques, la rendit encore plus pénible. Il ne savait guère dissimuler et son embarras n'échappa ni à la sollicitude de Mme Moret ni aux malignes investigations de Christine. Il s'efforça de feindre néanmoins et cet effort acheva de le mettre à la torture. Il lui fallut, pour sauver les apparences, questionner sa mère et sa sœur sur l'emploi de leur après-midi et s'informer hypocritement de l'endroit quelles avaient choisi comme but de promenade.

Nous sommes allées à Saint-Jean, dit Christine; c'était une mauvaise inspiration... L'auberge où nous voulions nous arrêter était fort mal fréquentée, à ce qu'il paraît, et Thérèse elle-même, malgré ses préventions en faveur de Nice, a été obligée de battre en retraite...

Pendant qu'elle s'étendait avec complaisance sur cet incident de la promenade, Jacques changeait de couleur et n'osait plus lever les yeux, de peur qu'on ne s'aperçût de son trouble. Mais, s'il ne regardait personne, il n'échappait point pour cela aux regards des autres. Christine avait remarqué son attitude embarrassée, et, tout en l'observant en dessous, elle songeait: «Il se passe ici quelque chose de louche et certainement Jacques a un méfait sur la conscience. Est-ce que, par hasard, il tromperait sa femme?...» Cette supposition la réjouissait sourdement, et un sourire équivoque effleurait ses lèvres milices.

Lechantre, ayant conscience du trouble de Jacques et des tortures de Thérèse, se mettait en quatre pour rompre les chiens, et, grâce à lui, la soirée se termina sans encombre. Mais le lendemain le supplice se renouvela pour Jacques, obligé par décence à consacrer entièrement à sa famille cette dernière journée. Il errait comme une âme en peine dans l'appartement où baillaient des malles entrouvertes. Il évitait peureusement les occasions de se trouver seul à seul avec Thérèse, et cependant une despotique attirance le ramenait à chaque instant dans la pièce où la jeune femme vaquait à ses préparatifs. Ces tiroirs vidés, ce déménagement de menus objets à l'usage particulier de la jeune

femme, disaient trop clairement un départ sans espoir de retour pour qu'il n'en éprouvât point une douloureuse émotion. La figure maintenant tragique de Thérèse lui semblait pleine de méprisants reproches. La comédie qu'il était tenu de jouer devant sa mère et sa sœur l'humiliait et le dégradait à ses propres yeux. Il souhaitait que cette lamentable journée tirât à sa fin et en même temps il redoutait de la voir s'achever en songeant aux adieux du lendemain. Ces angoisses, ces remords et ces appréhensions l'enfiévrèrent. Les battements de son cœur s'arrêtaient, des suffocations le prenaient, et, le malaise physique se joignant au malaise moral, il devenait irritable et, hargneux avec Christine. La petite mère, stupéfaite de ces brusques coups de boutoir, levait timidement des yeux navrés vers son Benjamin, qu'elle ne reconnaissait plus, et s'effrayant de la livide pâleur de son visage:

Qu'as-tu, mon fils? demandait-elle avec inquiétude en lui saisissant les mains, je ne t'ai jamais vu si irascible?... Te sens-tu malade ou est-ce le départ de Thérèse qui te contrarie? Parle-moi franchement, sinon je finirai par croire, comme Christine, que tu nous caches quelque gros chagrin.

Alors Jacques, honteux d'être si peu maître de lui, essayait de la rassurer avec des caresses, mais dans ses protestations comme dans ses démonstrations tendres il y avait je ne sais quoi de forcé et d'excessif qui sonnait faux: de sorte que la petite mère s'éloignait en hochant la tête et en gardant ses pensées chagrines.

Christine, à son tour, se vengeait des accès d'humeur de son frère en emmenant Thérèse à l'écart et en murmurant d'une voix perfidement compatissante:

--Voyons, vous pouvez bien me dire ça, à moi... Avouez qu'il y a de la brouille entre vous et Jacques!

Thérèse tressaillait et répondait sèchement:

--Vous rêvez... Vous avez trop d'imagination, Christine!

A quoi sa belle-sœur repartait piquée:

--Non, je n'ai pas d'imagination, mais j'ai de bons yeux, et je m'aperçois bien que ni l'un ni l'autre vous n'êtes d'accord comme autrefois. Mais quoi! nous avons tous en ce monde nos croix à porter et j'avais bien prédit que ce beau feu ne durerait pas!

Enfin cette longue journée se termina. Le lendemain matin, Jacques et Lechantre conduisirent les voyageuses à la gare. Les instants qui précédèrent le départ furent d'une tristesse morne. La petite mère s'éloignait avec de noirs pressentiments; Thérèse, tout en s'opiniâtrant dans sa rancune, songeait que sa vie était à jamais perdue; Jacques, au moment de recouvrer cette liberté qu'il avait si ardemment convoitée, était pris de peur. Ayant conscience de l'odieux de sa conduite envers sa femme, il se demandait avec effarement si cette mystérieuse Némésis, qui est comme latente au fond des choses, n'allait pas s'éveiller pour le punir féroce de sa déloyauté. Mais, tout en traînant leur tourment, ces trois êtres malheureux s'efforçaient de cacher leur angoisses et de se faire illusion l'un à l'autre. Leur maladroite dissimulation était navrante. Lechantre seul s'évertuait à jeter un peu de cordiale bonne humeur parmi cette tristesse.

--Ne vous faites pas de mauvais sang, disait-il à la maman Moret en lui serrant les mains, Jacques vous reviendra en bon état... Je reste à Nice et je me charge de veiller sur lui...

Immobile, un peu en arrière du groupe, Jacques contemplait machinalement le spectacle de la gare avec son tumultueux va-et-vient de voyageurs. Inévitablement, il se rappelait les sensations éprouvées en cet endroit, trois semaines auparavant, lors du premier départ de Thérèse.--C'était le même aspect des choses: le même paysage vert et ensoleillé dans l'encadrement de la nef, les mêmes cris des facteurs, la même indifférence souriante de la marchande de livres devant son échoppe aux volumes multicolores; le même fracas de portières refermées. «En voiture!» criait-on comme jadis...

Son cœur se déchira, un accès de sensibilité malade lui mit des larmes dans les yeux. Il embrassa d'abord la petite mère et Christine, puis, quand il se trouva devant sa femme, il la tira brusquement à l'écart:

--Thérèse, balbutia-t-il, Thérèse...

Il était sur le point de lui crier: «Reste... Ne t'en va pas!» Mais, tandis qu'elle le regardait tristement, tout d'un coup l'image charmeresse de Mania passa de

nouveau entre lui et l'épouse offensée et il ne se sentit pas le courage d'achever sa supplication. D'une voix étouffée il se borna à murmurer:

--Pardonne-moi!

Elle devina sans doute l'injurieux combat qui se livrait en lui, car elle le transperça d'un regard de mépris:

--Adieu! répondit-elle, vous me faites pitié!

Et fière, impassible, elle monta dans le wagon. Seulement, quand, la portière une fois fermée, le train se mit en marche, tandis que la maman Moret penchée en dehors envoyait un dernier signe de tête à son Benjamin, Thérèse appuya son front contre la paroi capitonnée et éclata en sanglots...

Le même soir, à cinq heures, fidèle à sa promesse, Jacques, tout pâle encore des transes du matin, entra dans le salon de Mme Liebling.

Mania était seule. Elle vint au-devant de lui avec un sourire au coin des lèvres et l'interrogea silencieusement des yeux.

--Mania, dit-il, j'ai rompu avec mon passé et me voilà libre... Désormais je suis à vous tout entier!

Sans parler elle se rapprocha encore et lui tendit ses lèvres. Jacques la serra convulsivement contre sa poitrine et oublia ses derniers remords dans un baiser qui n'en finissait plus.

XV

--*Christos vaskress!* (Christ est ressuscité.)

--*Voistina vaskress!* (Il est vraiment ressuscité.)

On célébrait la Pâques russe chez la princesse Koloubine. Chacun des habitués de la villa Endymion répétait cette pieuse salutation sacramentelle et embrassait la maîtresse du logis, au seuil de l'un des salons, transformé pour la solennité en salle à manger. Les encoignures de la grande pièce tendue de soie jaune était décorées de plantes épanouies: azalées, rhododendrons et lilas. Au centre, sur une longue table garnie d'une nappe à broderies rouges, les couverts reliés par des semis de fleurs coupées entouraient des plats de viandes froides: galantine, foie gras, sterlets du Volga, au milieu desquels s'épalaient l'énorme gâteau pascal et le traditionnel cochon de lait dans sa gelée. Ça et là, de petites tables étaient pareillement dressées dans les coins et un massif buffet supportait, comme supplément de victuailles, toute la collection des *zakouski* (hors d'œuvre) chers aux palais moscovites, ainsi que des carafons de liqueurs et des bouteilles de Champagne. Chaque nouvel arrivant, après avoir donné et reçu l'accolade, s'attablait, mangeait et buvait à sa fantaisie, tandis que les maîtres d'hôtel en habit noir vaquaient silencieusement au service. L'éclatante blancheur du linge russe s'harmonisait doucement avec la pâleur des roses et le scintillement de la lourde argenterie de famille. La fragrance des lilas se mêlait à l'appétissante odeur des mets fortement aromatisés et aux senteurs anisées du kummel. Les convives d'âge mur se succédaient autour de la longue table où leur appétit sérieux trouvait amplement de quoi se satisfaire; les jeunes femmes et les jeunes gens choisissaient de préférence les petites tables plus intimes. On s'y contentait de gâteaux, de champagne ou de thé, mais on y fleuretait joyeusement. Le bruit des conversations médisantes ou tendres était accompagné en sourdine par le frémissement du samovar. Sur ce bourdonnement de ruche se détachaient des rires, des détonations de bouchons de champagne, et toujours, comme un refrain:

--*Christos vaskress!*

--*Voistina vaskress!*

Puis de nouvelles embrassades.

La fleur de la colonie russe était là.--Brune, le teint mat, les yeux noirs comme des murs, la belle Mme Nicolaïdès, vêtue de rouge, emplissait le salon des éclats de sa voix brève;--assise en face du vice-consul, la blonde comtesse Nadia de Combrières montrait hardiment dans l'échancrure carrée de son corsage bleu pâle sa gorge opulente à peine voilée de tulle;--puis, ça et là, de vieilles connaissances: la petite baronne Pepper et son fidèle Jacobsen: Flaminius Ossola se faufilant de groupe et groupe et baisant obséquieusement

la main aux dames; Mme Acquasola, se remettant des émotions de la roulette en face d'une large tranche de cochon de lait et d'une coupe de Røederer.-- Sonia Nakwaska rôdait à l'entrée du salon, tendant sa pâle frimousse de gavroche à chaque visiteur, et profitant vicieusement de la solennité pascale pour se faire embrasser sur la bouche. Ayant l'air de grelotter dans sa robe de damas héliotrope, la frileuse et frêle Mme Nakwaska s'était assise près de la cheminée et regardait manger Mme Acquasola, en suivant ses moindres gestes du regard jaloux d'une femme que sa gastrite condamne à la diète.

--Êtes-vous heureuse, comtesse, d'avoir bon appétit!... Moi, disait-elle de sa voix nasillarde, je n'ai d'estomac qu'au jeu... Comment trouvez-vous le cochon de lait?

--Exquis, Anna Egorowna, tout à fait savoureux! répondait l'autre, la bouche pleine.

--Remerciez-moi, ma chère, c'est à moi que vous le devez. Si je n'avais été là, nous aurions eu une Pâques sans cochon de lait... Le cuisinier avait couru tout Nice sans rien trouver; ma sœur se désolait, mais dans les questions de ménage elle n'est d'aucune ressource, elle plane trop haut dans les nuages. Donc, j'ai fait atteler, j'ai battu la campagne, et j'ai enfin déterré dans une ferme cet animal que j'ai rapporté tout vif... Même je lui ai coupé sur la queue un bouquet de poils que je garde au fond de mon porte-monnaie. C'est un fétiche, vous savez, et j'irai demain à Monte-Carlo jouer cinq louis sur le zéro...

Mme Nakwaska riait de son rire de chèvre, tout en regardant à travers la glace sans tain le coup-d'œil des voitures qui prenaient la file sous la marquise. Au loin, dans la perspective des allées fraîchement ratissées, on voyait les coupés et les landaus gravir au pas les rampes en pente douce et contourner les pelouses semées de boutons d'or. Bien qu'on fut au 13 avril, le mistral soufflait, et les massifs d'oliviers, fouettés par le vent, détachaient le retroussis argenté de leur feuillage sur le bleu cru du ciel. Les visiteurs descendaient de voiture, frileusement boutonnés dans leur pardessus au col relevé; les dames, emmitouflées dans leur pelisse, se précipitaient frissonnantes vers le vestibule. A chaque instant, le valet de pied annonçait de nouveaux hôtes. Parmi les derniers arrivants se trouvaient Jacques Moret et Francis Lechantre.

En dépit de ses sages résolutions, Lechantre, qui, dans le principe, avait l'intention de rester seulement quelques semaines à Nice, y était maintenant depuis plus de deux mois. Il avait laissé partir le yacht de son ami; chaque jour il se jurait de regagner Paris, et chaque jour aussi il ajournait son départ sous le prétexte de tenir compagnie à Jacques. Au fond, le brave paysagiste subissait comme les autres la séduction des plaisirs niçois, et les yeux de Mlle Peppina le tenaient enchaîné au littoral. Il avait toujours été très enfant, malgré ses soixante ans sonnés, et le rajeunissement, dont il attribuait tout l'honneur à Nice, se manifestait en lui, surtout, par une recrudescence de voluptuosité et de gaminerie naïves. D'ailleurs, il avait découvert dans les environs de nombreux motifs de tableaux, et, comme il était doué d'une rare puissance de travail, il abattait de la besogne tout en faisant la fête. Parfois seulement, en constatant chez Jacques un état psychologique inquiétant, il était pris de scrupules, avait des accès de rigorisme, et, pendant quelques heures, déblatérerait contre l'influence débiliteuse de cette ville, qu'il appelait «la Capoue moderne.» Il jurait alors ses grands dieux qu'il allait boucler ses malles et qu'il partirait seul, si Jacques refusait de le suivre; mais il suffisait d'un beau coucher de soleil sur la mer, d'un souper avec Peppina, d'une promenade parmi les citronniers en fleurs de Beaulieu, pour l'incliner à l'indulgence et le plonger en une béatitude épicurienne. S'étant constitué *in petto* le mentor de son ancien élève, il devenait mondain. Sa verve communicative, sa jeunesse d'esprit, ses charges d'atelier, étaient fort choyées dans les salons où Jacques l'entraînait très souvent. Ce dernier avait repris goût aux distractions de la haute vie. On le rencontrait dans la plupart des réunions de la colonie russe, et notamment chez la princesse Koloubine. Seulement, au rebours de Lechantre, il n'y brillait ni par la bonne humeur ni par l'amabilité. Il semblait y traîner une lourde et irritante lassitude, et s'y ennuyait, en effet, y venant non pour son plaisir, mais uniquement pour y retrouver Mania.

Sa liaison avec Jacques n'avait nullement modifié les façons de vivre de Mme Liebling. Elle était restée foncièrement mondaine, et, contrairement aux espérances du peintre, l'amour ne lui avait inspiré ni le désir de l'isolement ni le renoncement à ces succès de coquetterie et d'élégance dont elle était coutumière. En se donnant à Jacques, elle n'entendait rompre ni avec ses habitudes ni avec ses relations. Elle avait conservé ses heures de réception, visitait comme devant ses nombreux amis, ne manquait ni un bal, ni un pique-nique, ni un spectacle. Au milieu de ces dissipations quotidiennes, dans cette vie en l'air, dont chaque indifférent prenait un morceau, c'était à peine si l'homme qu'elle aimait pouvait, de loin en loin, jouir de quelques heures de

tranquille tête-à-tête. Il s'en plaignait parfois amèrement. Mania écoutait ses reproches avec son moqueur sourire au coin des lèvres, et répondait d'un ton câlin:

--Vous raisonnez comme un enfant!... Parce que je vous aime, est-ce un motif pour que je me fasse montrer au doigt? Si je changeais brusquement mon genre de vie, si je tournais le dos à mes amis pour me claquemurer, comme vous le désirez, on ne manquerait pas de s'en étonner, d'en chercher la raison, et, en vous voyant seul chez moi, on aurait vite résolu le problème... Autant vaudrait tout de suite afficher sur ma porte: «Mania Liebling a un amant.» Avec vos idées d'artiste, vous ne savez pas à quelle prudence est tenue une femme qui vit dans le monde... Sérieusement, de quoi vous plaignez-vous? Cela nous empêche-t-il de nous voir? N'avez-vous pas accès dans tous les salons où je fréquente et ne pouvons-nous nous y retrouver chaque jour?... Ingrat, ne sentez-vous pas, comme moi, ce qu'il y a de délicieux dans cette réserve que nous nous imposons, dans le mystère qui enveloppe notre amour?... Quand nous sommes dans le monde, au lieu de vous tracasser des indifférents qui m'entourent et souvent me fatiguent, ne devriez-vous pas être heureux de vous dire: «C'est moi seul qu'elle aime?...» Soyez bien convaincu que ces obstacles et cette contrainte donnent une saveur plus aiguë à la passion et qu'elle risquerait de s'attédir dans la monotonie de trop continuel tête-à-tête!...

Mais Jacques n'était pas convaincu. Il avait rêvé une intimité plus étroite, où Mania serait toute à lui. Quand, bouillant de désir, il aurait voulu l'emporter dans une solitude murée, il s'accommodait mal de cette promiscuité mondaine, de cette sérénité avec laquelle Mme Liebling accordait aux exigences sociales la plus large part de sa vie. Il criait à l'injustice.--Elle, si exclusive, et qui l'avait voulu tout entier, pourquoi ne comprenait-elle pas qu'il s'irritait d'un partage aussi inégal?--Ces rendez-vous décommandés au dernier moment, cet hôtel de la rue de la Paix toujours encombré de visiteurs quand Jacques y accourait, avide d'une heure de tendres épanchements; ces parties de plaisir où il voyait Mania entourée d'adorateurs auxquels elle prodiguait ses sourires; tous ces déboires qu'il n'avait pas prévus le mettaient en rage et le poussaient à des accès d'humeur noire.--L'Ecclésiaste a raison! «Tout n'est que vanité et tourment d'esprit sous le soleil.» Dès que nos plus beaux rêves sont réalisés, ils fondent sous nos doigts comme de la neige et s'écoulent avec la rapidité de l'eau. L'illusion seule nous donne des joies pures.--Ces délices de la passion qui, de loin, apparaissaient à l'artiste semblables à un paradis enchanté, de quoi se composaient-elles en dernière analyse? De beaucoup d'heures d'anxieuse attente suivies de mortelles déconvenues; de quelques brèves minutes de volupté troublées par le pressentiment de leur courte durée; de longues journées énervantes, passées à en regretter la fuite ou à en désirer le retour incertain.--C'étaient là les fruits gâtés d'un amour pour lequel il avait sacrifié Thérèse et la petite mère et auquel il s'attachait néanmoins obstinément, espérant toujours, à force de fougueuse tendresse, vaincre les résistances de Mania et s'établir en maître absolu dans son cœur.

En attendant, ces énervements et ces émotions commençaient à compromettre sa santé. Quelqu'un qui, après plusieurs mois d'absence, l'eût revu entrant dans le salon de la princesse Koloubine, eût été frappé de l'altération de ses traits:--la figure paraissait bouffie, l'œil brillait d'un éclat fébrile; le teint avait pâli, les lèvres étaient parfois d'une lividité bleuâtre. Pour la moindre contrariété, Jacques s'emportait et, quand il s'abandonnait à ces accès d'irritabilité, les battements de son cœur devenaient tumultueux, intermittents, et l'oppression allait souvent jusqu'à la suffocation.--Ce jour-là, il avait assisté aux cérémonies de l'église russe, y avait aperçu Mania sans pouvoir l'aborder et, immédiatement après le déjeuner, avait entraîné Lechantre à la villa Endymion, comptant bien y rencontrer Mme Liebling. Après avoir salué la princesse, il s'était isolé dans l'encoignure d'une fenêtre et là, indifférent aux propos échangés autour des tables, il fixait des regards impatients sur la baie qui faisait communiquer le salon où l'on lunchait avec celui par lequel accédaient les visiteurs. A quelques pas de cette baie, la princesse se tenait, droite et imposante dans sa robe de velours noir, et tendait la main ou la joue aux nouveaux venus. Ainsi placée, elle les voyait arriver de loin, et sa longue figure empâtée s'éclairait d'un sourire plus ou moins avenant, calculé d'après l'importance ou le rang de la personne annoncée. Jacques étudiait anxieusement les variations de ce sourire apprêté, cherchant à y lire à l'avance la satisfaction provoquée par l'entrée de Mania, qui était la grande favorite du moment. Tout à coup les lèvres grasses de Mme Koloubine eurent un si aimable épanouissement que le cœur du peintre sauta dans sa poitrine.--C'est elle!» pensa-t-il, et il s'acheminait déjà au-devant de son amie, quand un cruel désappointement l'arrêta...

La personne à laquelle s'adressait cette gracieuse bienvenue appartenait au sexe masculin. C'était un grand garçon d'une trentaine d'années, élégamment

vêtu et remarquablement proportionné; un superbe échantillon du type slave dans sa beauté mâle:--brun, le nez un peu gros, mais la bouche finement modelée sous la barbe châtain, les yeux bien ouverts, hardis et lumineux.--Il baisa galamment la main de la princesse qui lui rendit, à la mode russe, son baiser sur le front.

--Soyez le bienvenu, Serge Paulovitch, dit-elle, je suis heureuse de vous voir et de vous présenter à mes amis!

En même temps, elle lui prenait le bras et, faisant le tour des tables, stationnait un instant près de chaque groupe:

--Le prince Serge Gregoriew... Je suppose que son nom vous est déjà connu... Le prince est célèbre dans toute notre Russie depuis son expédition en Asie centrale. Il a parcouru les plateaux de la Mésopotamie et découvert le tumulus de Nemrod... N'est-ce pas, prince, un de ces soirs vous nous raconterez vos voyages?

Le prince souriait d'un air bon enfant, saluait, puis Mme Koloubine continuait sa tournée.--Jacques les connaissait, ces présentations ou plutôt ces exhibitions! Il se rappelait s'être promené de la sorte au bras de la princesse et avoir été, de la même façon pompeuse, expliqué aux notables habitués de la villa Endymion. Bien qu'il sût à quoi s'en tenir sur ces succès de curiosité, il ne put s'empêcher de faire un mélancolique retour en arrière et de songer que l'intérêt qu'il avait excité trois mois auparavant était déjà épuisé. Ce jeune voyageur aux robustes épaules, «qui avait parcouru les plateaux de la Mésopotamie», accaparait maintenant les regards. Il allait devenir la *great attraction* du salon Koloubine, tandis que lui, le peintre de la *Rentrée des avoines*, redescendrait au niveau de Jacobsen ou de Flaminus Ossola.--Il fut piqué d'une pointe de mesquine jalousie à l'encontre du prince voyageur. Pour éviter d'avoir à lui serrer la main, il quitta sa place, s'éloigna dans une direction opposée et rôda d'un air maussade autour des petites tables où la présentation avait déjà eu lieu.

Assise devant un guéridon, Mme Acquasola, après s'être lestée de viandes froides et de gâteaux, achevait la digestion de cette collation copieuse, en buvant du thé avec Jacobsen, la baronne Pepper et Sonia Nakwaska. Tout en vidant les tasses, on causait du nouvel hôte de la princesse Koloubine.

--Hein? murmurait Sonia en reluquant le prince Gregoriew, quel beau garçon!... Maman l'a connu à Pétersbourg, lorsqu'il était chevalier-garde... Toutes les dames de la cour tombaient amoureuses de lui et la liste de ses bonnes fortunes était aussi longue que celle de Don Juan.

--Hé! hé! insinuait Jacobsen, il ne manque pas de jolies femmes à Nice et il pourra ajouter quelques numéros à son catalogue.

--Mes enfants, je crois que c'est déjà commencé, chuchota Mme Acquasola d'un ton confidentiel.

Vraiment, comtesse! interrompit la petite baronne, serait-ce vous, par hasard?

--Non, ma chère, ce n'est pas moi... Ces choses-là ne sont plus de mon âge. Je parle d'une dame plus jolie que je ne l'ai jamais été.

--Son nom, comtesse!... Vite, ne nous faites pas languir!

--Eh bien! il s'agit de la charmante baronne Liebling.

--Mania? répéta Sonia en ricanant, impossible, la place est prise!

--Petite, répliqua ingénument Mme Acquasola, lorsqu'une place a été prise une première fois, il n'y a pas de raison pour quelle ne le soit pas une seconde... Vous saurez ça, quand vous aurez mon expérience.

Cette allusion de la bonne dame à son expérience amusait fort le groupe, et Jacobsen, avec son air de pince-sans-rire, reprenait:

--Comment! madame Acquasola, vous croyez que ce beau coureur de pays a déjà fait un voyage à Cythère avec Mme Liebling?

--Je ne connais pas ce voyage dont vous parlez, repartit naïvement la comtesse; tout ce que je puis vous dire, c'est que Mania regarde le prince d'un œil très doux... Ils se sont rencontrés vendredi chez Mme Nicolaïdès et ne se sont guère quittés de la soirée; tout le monde a pu l'observer aussi bien que moi. Quand Mme Liebling est partie, le prince lui a offert son bras pour la reconduire jusqu'à sa voiture, d'où j'ai conclu...

Un coup de coude de Sonia l'arrêta en chemin; d'un clin d'œil espiègle, la jeune fille l'avertissait que Jacques Moret s'était approché de la table et prêtait l'oreille. Mme Acquasola devint cramoisie et s'empessa d'ajouter très haut:

--Du reste, les mauvaises langues seules peuvent y trouver à redire, cela ne prouve rien, et le prince s'est montré simplement poli...

--Comtesse, remarqua ironiquement Jacobsen, vous êtes la logique en personne!

Jacques avait déjà tourné les talons, mais pas un des propos de la petite table n'avait échappé à son attention, et comme une lave bouillante, un flot de jalousie lui brûlait le cœur. Ce même vendredi soir, Mania lui avait écrit qu'elle ne pourrait le recevoir, «parce qu'une ennuyeuse corvée l'obligeait à sortir», et il apprenait maintenant en quoi consistait cette prétendue corvée. Mme Liebling s'était gardée de le prévenir qu'elle irait chez Mme Nicolaidès. Elle craignait sans doute qu'il ne vînt l'y surprendre, et qu'il ne gênât ses coquetteries avec le prince Gregoriew!--Jacques se voyait déjà négligé pour le nouveau héros du jour, et, furieux d'avoir été joué, il mordait jusqu'au sang ses lèvres pâles. Dans sa pensée, cette rencontre chez Mme Nicolaidès était préméditée, et il fallait que cette odieuse flirtation eût été poussée très loin pour qu'on en fit déjà des gorges chaudes!... La colère le secouait. Il tournait des regards ombrageux vers la petite table, et l'envie le prenait de chercher querelle à quelqu'un.

--Croyez-vous qu'il m'ait entendue? chuchotait Mme Acquasola, tandis qu'il s'éloignait.

--Dame! répondait méchamment Jacobsen, vous avez le verbe un peu haut, et à moins qu'il ne soit sourd...

--Ne pouviez-vous me faire signe?

--Pourquoi? demanda le médecin en feignant une ignorance absolue; en quoi les attentions de Mme Liebling pour le prince peuvent-elles offenser M. Moret?

--Mauvais plaisant!... Vous savez bien qu'il l'adore, et qu'il a quitté sa femme pour elle... Ah! je suis désolée!... Si je courais lui dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire?

--Entre nous, ce serait un mauvais moyen de raccommoder les choses... Laissez M. Moret s'en expliquer avec Mme Liebling... Je vous promets qu'elle s'en tirera mieux que vous. Tenez, précisément la voici...

Mania venait en effet d'entrer, éblouissante comme une tombée de neige, dans sa robe de crêpe de Chine blanc garnie de dentelles. Dès que Jacques l'eut aperçue, il se dirigea précipitamment vers elle, mais il fut prévenu par le prince Gregoriew. Ce dernier s'était avancé d'un air empressé, et saluant Mme Liebling:



--*Christos vaskress!* murmura-t-il d'une voix très douce.

--Oh! prince, répondit Mania en riant, vous ne comptez pas que je vous embrasse, je suppose?... Ignorez-vous que je suis catholique romaine?... Pour moi, le Christ est ressuscité depuis treize jours, et vous arrivez un peu tard.

--Mieux vaud tard que jamais, insista galamment Serge Gregoriew.

--Vous y tenez donc beaucoup? reprit-elle en continuant de plaisanter; en ce cas, je n'ai rien à refuser à un homme qui a campé entre le Tigre et l'Euphrate, sur remplacement même du paradis terrestre... et je m'exécute... *Voistina vaskress!*

En même temps elle tendait sa joue sur laquelle le prince déposait un

respectueux baiser.

--Vous connaissez donc notre incomparable Mania? s'exclama la princesse Koloubine, qui survint; j'allais justement vous présenter l'un à l'autre.

--J'ai eu l'honneur de rencontrer la baronne Liebling chez Mme Nicolaïdès, reparti Serge Gregoriev en s'inclinant.

--A merveille... Puisque vous n'êtes plus deux étrangers, Serge Paulovitch, je vous constitue le cavalier de ma petite amie... Il y a là justement une table vacante... Mania chérie, du champagne ou du vin de Tokay?

--Non, princesse, merci; une simple tasse de thé et des sandwiches.

Sur un signe de Mme Koloubine, un maître d'hôtel avait apporté des viandes froides, du champagne et du thé sur la petite table, et le prince, après avoir offert une chaise à Mme Liebling, s'était assis en face d'elle.

Tandis que le prince la servait, Mania jetait un coup-d'œil circulaire sur les groupes épars dans le salon et cherchait à découvrir Jacques, mais le peintre, exaspéré par le baiser accordé à Serge Gregoriev, n'avait pu supporter le spectacle de Mania attablée avec celui qu'il considérait déjà comme un rival. Maladroit, ainsi que tous les amoureux sincères, il avait pris le parti de bouder au lieu de lutter d'amabilité avec cet étranger, et il s'était retiré dans la salle de billard où les hommes fumaient.

Là, on ne fleuretait pas, mais on buvait beaucoup de champagne pour arroser les *Zakouski* servis à profusion. Hors de la présence des dames, la conversation s'égayait de propos plus libres.

Francis Lechantre, mis en bonne humeur par le Røederer de la princesse, s'amusait à ébaudir l'auditoire cosmopolite groupé autour de lui, en lâchant la bride à sa blague parisienne.

--Non, messieurs, disait-il d'un ton gouailleur, vous voyez les choses par les petits côtés... Ce qui vous attire dans ce pays-ci et vous y retient, ce n'est ni Monte-Carlo et sa roulette, ni la promenade des Anglais avec ses palmiers pareils à des plumeaux, ni les orangers dont les fruits sont aigres comme des pommes à cidre. Les, salles de jeu toutes reluisantes d'or, nous les avons déjà vues à Bade; les palmiers, nous en possédons d'aussi beaux au jardin d'Acclimatation; des oranges, tous les épiciers en vendent... Non, ça n'est pas ça qui nous grise... C'est l'air et la lumière, c'est la joie de vivre qui éclate dans les yeux, dans les fleurs et dans le ciel; c'est une satanée odeur d'amour qui monte à la tête, qui fait trouver toutes les femmes jolies et qui rajeunit tous les visages. Voilà le vrai charme qui vous emballe, vous retourne comme un gant et qui nous fait battre la campagne!... Tenez, moi qui vous parle et qui ai passé l'âge des sottises, j'ai été déjeuner hier à la Ferme bretonne... J'ai horreur de ces endroits-là!... Mais j'y accompagnais une certaine Peppina qui a du phosphore dans les yeux et le diable au corps... Elle s'est pâmée devant les miroirs courbes où l'on se voit ridiculement aplati ou agrandi; elle m'a obligé à donner à manger aux cygnes et m'a attablé au jeu des *Nations* où j'ai perdu un billet de cent francs! Il prononçait ces derniers mots avec une emphase naïve, comme si cette perte de cent francs pouvait ébaudir des gens habitués à considérer cent louis comme une bagatelle, et il ajoutait en vidant son verre;--Eh! bien, j'ai trouvé tout ça délicieux... L'air de Nice, messieurs l'air de Nice!

En entendant cette enfantine confession, chacun éclatait de rire. Seul, Jacques ne se déridait pas. Il écoutait les charges de Lechantre sans les comprendre; regrettant déjà de s'être exilé du salon, il songeait qu'en ce moment Mania et le prince étaient assis l'un près de l'autre; une angoisse l'empoignait et il se demandait ce qui devait se passer entre eux, en son absence, ce qu'ils se disaient à mi-voix pendant ce tête-à-tête adroitement ménagé.

Ce qu'ils se disaient? Rien vraiment qui pût l'inquiéter et motiver sa bouderie jalouse. Leur conversation aurait pu être entendue par toutes les oreilles. C'était la causerie décousue, légère, des gens du monde, relevée seulement de temps à autre par une fine pointe de flirtation entre deux sourires. Mania interrogeait Serge Gregoriev sur ses voyages et celui-ci lui répondait avec un mélange de condescendance et de galanterie:

--Dites-moi, prince, avez-vous rencontré de jolies femmes dans votre expédition?

--Quelquefois, madame, mais jamais d'aussi charmantes que celles que je vois ici aujourd'hui, répliquait Gregoriev en enveloppant Mme Liebling du regard admiratif de ses yeux bruns, deux yeux foncés et lumineux, que l'habitude de contempler des cieus et des pays divers semblait avoir encore colorés et

agrandis.

A suivre.

ANDRÉ THEURIET.



*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 2499, 17 JANVIER 1891

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in

paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this

agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and

distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.